

LITTÉRATURE  
QUÉBÉCOISEPauline Gélinas devant  
la Palestine

Page F 3



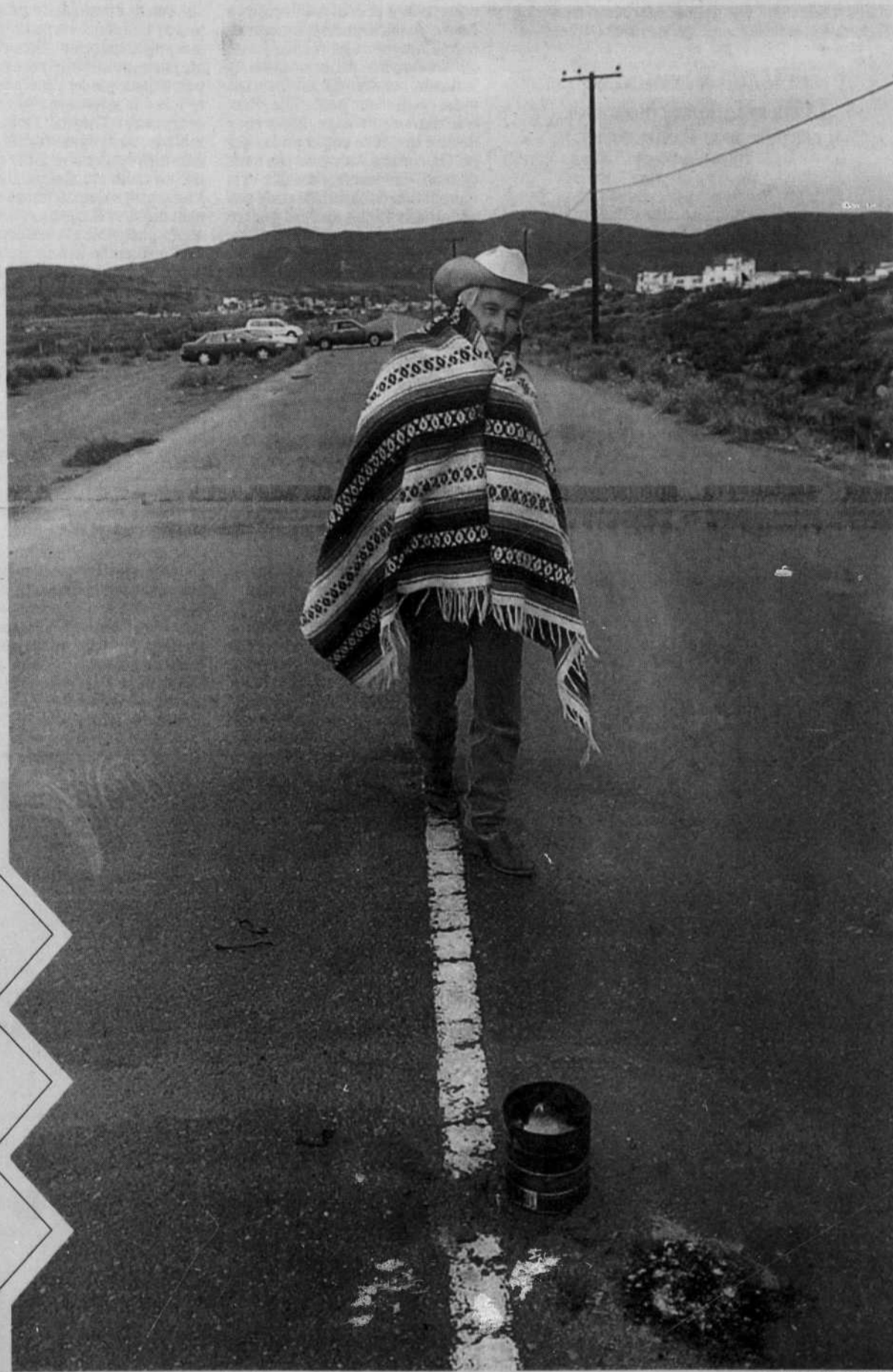
## ESSAI

Vaclav Havel, du cachot  
au Château

Page F 8

## LE DEVOIR

## LIVRES

CAHIER  
F

ALEJANDRA ARREOLA

CHRISTIAN DESMEULES

A lors que prend fin la 27<sup>e</sup> édition de la Feria internacional del libro (FIL) de Guadalajara, la plus importante foire du livre après celle de Francfort, où le Québec — après le Brésil et Cuba — était l'invité d'honneur, l'occasion est bonne de mesurer la curiosité et les «affinités électives» qui unissent Québécois et hispanophones. Dans la foulée de la FIL, vitrine en or pour la littérature d'ici au Mexique et en Amérique latine, on annonce ainsi une série de traductions en espagnol de titres québécois.

Mais les traductions locales d'œuvres mexicaines demeurent encore trop rares et on comprend aisément pourquoi: coûts importants, programmes de subventions embryonnaires, tirages souvent dérisoires. Heureusement, la petite maison mont-réalaise Les Allusifs, avec les Vilma Fuentes, Daniel Sada, Sergio Pitou ou Carmen Boulosa, fait déjà plus que sa part en ce sens. L'instant même avait publié en 1993 une anthologie de *Nouvelles mexicaines d'aujourd'hui*, traduites et présentées par Louis Jolicœur. Au-delà de traductions irrégulières et circonstancielles, il est évidemment à souhaiter que les liens se fassent de plus en plus importants entre éditeurs québécois et mexicains, et la récente création du Prix littéraire Mexique-Québec est un pas déterminant dans cette direction.

Le Boréal nous offre cet automne un remarquable recueil de nouvelles du Mexicain Eduardo Antonio Parra, *Terre de personne*, impeccablement traduit par Jean Bernier, directeur éditorial de la maison de la rue Saint-Denis. Entre la Sierra Madre et le rio Bravo, le Nord-Est mexicain est un paysage de disparitions et d'évanouissements, de transit et de désespérance. Des chiens errants y disputent aux hommes un territoire inhospitalier. Le vent balaie tout sur son passage, effaçant les traces des agonies, des attentes impossibles et des espoirs déçus. Le fleuve sert de frontière, mais il sépare aussi le passé et le futur, la vie et la mort.

Avec ses trois millions d'habitants qui en font, après Mexico et Guadalajara, le 3<sup>e</sup> centre urbain du pays et sa proximité avec les États-Unis, Monterrey est sans doute la ville la plus américanisée du Mexique: centres commerciaux climatisés, banlieues modernes, manufactures, exclus. Plus qu'ailleurs peut-être, l'endroit est une sorte d'entonnoir où s'étranglent les rêves. C'est ce pays qu'a choisi l'écrivain mexicain pour camper ses nouvelles. Un coin du monde où on n'a qu'à se pencher pour ramasser des histoires de mort, d'abandon, de violence souterraine. Prostituées, ma-

quiladoras, files d'automobiles aux postes-frontières, clandestins, détresse éternelle.

Ancré dans ce paysage désolé du Nord mexicain, entre le réel et la légende, l'univers d'Eduardo Antonio Parra en est un de fantômes, d'apparitions, d'attente, de Pénélope de la frontière. Ses personnages sont des marginaux du rêve frontalier. La frontière nord a toujours agi comme un aimant pour les écrivains mexicains. Au point d'être à l'origine d'une véritable tradition littéraire qui est devenue, avec ses 150 ans d'existence depuis la perte des territoires du nord au profit des États-Unis en 1848 (Nouveau-Mexique, Texas, Californie), un trait constitutif de la «mexicanité».

Aujourd'hui encore, la frontière excite les passions. Toute une littérature se nourrit de cette géographie: littérature de la frontière, du désert, littérature *norteños*. Autant de noms pour décrire un univers inhospitalier parcouru par les mêmes obsessions, les mêmes fantômes: femmes sans hommes, paysans sans terres, exclus du rêve américain, hommes sans patrie et sans sexe — qu'incarne le personnage du prostitué travesti de Parra dans *Ne me prenez pas le peu que j'ai*. Dans *Vent d'hiver*, une jeune femme qui accouche toute seule dans sa cabane prévoit laisser mourir son bébé: «*Cette résolution a pris forme au cours des derniers mois dans son cerveau abruti par l'attente, par le travail quotidien, par la solitude et par le besoin d'un homme chaque fois qu'elle regagne sa chambre.*» Une bande de petits voyous s'affrontent dans *Poignard*. Chacune des nouvelles oscille entre la barbarie et la civilisation.

Dans la plus longue et l'une des plus percutantes nouvelles du recueil, *Le Christ de Buenaventura*, un enseignant débarque dans un petit village pour un remplacement de neuf mois. Il assiste avec effroi et impuissance à l'agression d'un vieillard par une bande de gamins. Des scènes identiques se répéteront, l'homme posera des questions, se butera au silence complice des villageois et finira par comprendre qu'il s'agit du fou du village. Autrefois lui-même instituteur au village, le vieil homme expie sa faute avec silence et résignation. Une troublante histoire de bouc émissaire qui culmine dans une apothéose rituelle, imprégnée de paganisme et de catholicisme morbide.

Dans *Personne ne les a vus partir*, pour lequel l'écrivain de trente-huit ans a reçu en 2000 le prix Juan Rulfo de la nouvelle décerné par Radio-France Internationale. Une nouvelle érotique et enveloppante sur le pouvoir contagieux du désir, où un couple de danseurs mystérieux débarque au milieu de la nuit dans un bar un peu louche, offre des tournées, se met à faire l'amour doucement au milieu de la piste de danse, déclenche autour de lui des réactions

VOIR PAGE F 2: PARRA

Poussières.  
mexicaines

Eduardo Antonio Parra

# LITTÉRATURE

MÉMOIRES

## Marianne Pearl, indestructible

SÉBASTIEN BARANGÉ

On garde en mémoire ces images de Daniel Pearl, journaliste prisonnier au Pakistan, puis sauvagement assassiné. Ces images diffusées par des médias avides et obscènes. Depuis la mort de son mari, Marianne Pearl livre chaque jour un combat contre l'obscurantisme, l'ignorance et la haine. Une de ses armes: son livre-témoignage *Un cœur invaincu*.

Daniel Pearl, 38 ans, était le chef du bureau du *Wall Street Journal* pour l'Asie du Sud, lorsqu'il est enlevé le 23 janvier 2002 à Karachi, il enquêtait alors sur d'éventuels liens entre des islamistes du Pakistan et Richard C. Reid, arrêté sur le vol Paris-Miami, les chaussures bourrées d'explosifs. Journaliste, américain et juif, Daniel Pearl n'est pas le bienvenu dans ce pays quelques mois seulement après les attentats du 11 septembre.

Si on ne sait pas encore qui a tué Daniel Pearl, certains, dont sa femme Marianne, cherchent à savoir ce qui l'a tué. Selon ses parents, c'est son judaïsme. Dans le vidéo du crime, le journaliste dit avant de mourir: «*Mon père est juif, ma mère est juive, je suis juif.*» Mais selon Marianne, «*ce sont eux [les islamistes] qui lui ont fait dire ça, car «il ne représente ni un pays ni un drapeau, il est seulement à la recherche de la vérité».* Cette vérité que Marianne et les siens ont traquée dès la disparition de Daniel.

Au fil des pages, le récit de ce courage, de cette fièvre de liberté et des longues journées à attendre, angoissée, épaulée par Asra, l'amie mercenaire, Capitaine, le chef de l'unité de lutte antiterroriste, et tous ceux qui veulent voir Daniel Pearl sortir de ce chaos. On découvre Karachi, ville de tous les dangers, un système d'un autre temps et une société caricaturée par les médias de masse mais décrite par Marianne Pearl avec la précision d'une journaliste rigoureuse. Pendant cette insupportable attente, Marianne ne cède devant rien et surtout pas devant la cruauté ou la complexité du monde. Il faut se battre, sans haine, même quand l'espoir s'évanouit.

Depuis qu'elle a quitté Karachi le 27 février 2002, Adam est né, fils de Daniel, ce père «*héros ordinaire et cœur courageux*». Avec lui, Marianne va d'émissions de télé en rendez-vous avec les grands de ce monde, pour poursuivre l'œuvre de dialogue de son mari. «*Danny et moi considérons tous deux notre profession*



Marianne Pearl

comme une façon de contribuer au dialogue, de permettre aux voix de tous les camps de se faire entendre.»

A Paris, elle rencontre Laura Bush. «*Je lui parle de mon impression concernant les terroristes, qui en savent beaucoup plus sur l'Amérique que l'Amérique n'en sait sur eux, et que, pour cette raison, l'Occident a besoin de s'ouvrir beaucoup plus largement au reste du monde.*» Comme pour affirmer bien haut aux terroristes qu'ils n'ont pas gagné, Marianne fait reculer l'ignorance, celle-là même qui a enlevé Daniel Pearl.

### UN CŒUR INVAINCU

LA VIE ET LA MORT COURAGEUSE DE MON MARI DANIEL PEARL

Marianne Pearl  
Plon, Paris, 2003

## PARRA

SUITE DE LA PAGE F 1

débordantes et frénétiques. Comme un miracle ou un vent d'oubli sur la misère: aussitôt apparu, aussitôt disparu.

L'écriture d'Eduardo Antonio Parra est visuelle, presque issue d'un corps-à-corps cinématographique. Résultat d'un art qui emprunte aussi bien à l'économie verbale et au théâtre des ombres de Rulfo qu'au réalisme social de José Revueltas (*Le Deuil humain*), figure incontournable de la littérature mexicaine de ce siècle dont l'œuvre est traversée de façon quasi obsessionnelle par la solitude, la désespérance, la souffrance humaine et la mort.

Une œuvre percutante et inoubliable qui fait défiler sous nos yeux le drame muet des désirs brisés: sexualité, immigration, amour.

### TERRE DE PERSONNE

Eduardo Antonio Parra  
Nouvelles traduites de l'espagnol (Mexique) par Jean Bernier Boréal

Montréal, 2003, 216 pages



SOURCE BORÉAL

Eduardo Antonio Parra

ROMAN

## Au-delà de la porte

Le roman de Magda Szabo a reçu le Femina étranger

NAÏM KATTAN

Grande romancière hongroise, Magda Szabo est née en 1917. Ses romans furent publiés à la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Le régime qui prit place ensuite en Hongrie la condamna. Puis ses romans ont recommencé à paraître dans les années cinquante, dont certains furent publiés en français.

*La Porte*, qui vient d'obtenir le prix Femina étranger, fut publié en 1987 en Hongrie et traduit en plusieurs langues. Il s'agit d'un récit à dimension autobiographique. Afin de pouvoir se consacrer librement à son écriture, la romancière, qui vit avec son mari, engage une aide-ménagère, Emerence, qui est le personnage central du roman. Femme aussi solide qu'insaisissable, aussi efficace que mystérieuse, elle agit comme concierge, balait la neige et est entourée des voisins. Or, sa propre porte reste close et elle interdit l'entrée dans sa maison à tout le monde. Réserve, taciturne, elle fait le ménage chez les Szabo et s'occupe de leur chien Viola.

La romancière s'attache de plus en plus à cette femme dont elle découvre les secrets, l'un après l'autre. Avant la guerre, Emerence travaillait chez une famille juive, les Grossmann. À l'arrivée des Allemands, cette famille fuit les nazis et lui confie leur petite fille. Reprise dans son village, Emerence déclare que cette enfant est la sienne. Or, comme il n'y avait pas trace de mari, elle suscite l'hostilité et la réprobation de sa famille et de son entourage. Partie après la guerre aux États-Unis, la petite fille, Eva, envoie régulièrement de l'argent et des colis à sa protectrice. Emerence garde les meubles de la famille Grossmann, des antiquités que personne ne peut voir ou même en soupçonner l'existence. La porte cache un autre secret. Cette femme recueillait les chats abandonnés, les protégeait de la mort en les enfermant. Elle en avait une dizaine qu'elle sous-traitait ainsi à la vigilance des auto-

rités sanitaires de la municipalité. Emerence ne respectait pas les intellectuels, des conteurs d'histoires incapables de travailler de leurs mains. Elle ne lisait pas les livres de Magda Szabo qu'elle traitait souvent de haut alors que la romancière cherchait toujours ses fautes. De temps en temps, Emerence, brisant le silence, faisait le récit de certains épisodes de sa vie. Autoritaire, d'une éthique rigoureuse dont elle est l'unique interprète, Emerence garde son mystère jusqu'à la fin et c'est la maladie, qui la cloue à l'intérieur de son logement, qui fait briser la porte par les autorités sanitaires. Les chats s'enfuient et l'on découvre des meubles que personne n'a touchés pendant des années, mangés par les termites.

Emerence occupe toute la scène, mais ce n'est ni son personnage ni les humeurs du chien, profusément détaillées, qui donnent à ce roman son intérêt et sa puissance. Emerence et la romancière sont liées par un amour dont elles ne saisissent pas elles-mêmes les dimensions et dont elles sont incapables de faire part l'une à l'autre. Un amour qui est exigence, dévouement et attente. Il prime sur tout et Emerence ne pardonne pas à la romancière de s'être rendue au parlement pour recevoir un prix et pour passer pour la première fois à la télévision alors qu'elle se trouvait à l'hôpital. Or la vieille malade, se croyant trahie par la narratrice, se couvrait le visage quand celle-ci lui rendait visite. L'amour des deux femmes est absolu même s'il n'est pas toujours compréhensible et c'est cette passion qui tient le lecteur en haleine jusqu'au bout. Une énigme qui, comme les grands mystères de la vie, n'est jamais résolue.

### LA PORTE

Magda Szabo  
Traduit du hongrois par Chantal Philippe  
Éditions Viviane Hamy  
Paris, 2003, 279 pages

**Librairie Renaud-Bray**  
VOX POPULI, VOX DEI  
Palmarès des ventes  
26 novembre au 3 décembre 2003

1	Jeunesse	HARRY POTTER ET L'ORDRE DU PHÉnix	J. K. ROWLING	Gallimard	1
2	Roman Qc	LES FILLES DE CALEB, t. 3 - L'abandon de la mésange	A. COUSTURE	Libre Expression	4
3	Roman Qc	L'HISTOIRE DE PI	Y. MARTEL	XYZ éd.	16
4	Psychologie	GUÉRIR	SERWAN-SCHREIBER	Robert Laffont	33
5	Biographie	LE TEMPS DES AVANTS	C. AZNAVOUR	Flammarion Qc	7
6	Biographie Qc	J'AI SERRÉ LA MAIN DU DIABLE	R. DALLAIRE	Libre Expression	6
7	Cuisine Qc	LE GUIDE DU VIN 2004	M. PHANEUF	L'Homme	5
8	Cuisine Qc	LA SÉLECTION CHARTIER 2004	F. CHARTIER	La Presse	5
9	B.D.	ASTÉRIX ET LA RETRÉE GAULOISE	UDERZO/GOSCINNY	Albert René	14
10	Humour Qc	L'ANNÉE CHAPLEAU 2003	S. CHAPLEAU	Boréal	4
11	Sport Qc	LA GLORIEUSE HISTOIRE DES CANADIENS	NORMAND/BRUNEAU	L'Homme	4
12	Biographie	JFK, LE DERNIER TÉMOIN	ESTES / REYMOND	Flammarion	4
13	Histoire Qc	LES COUREURS DES BOIS	G.-H. GERMAIN	Libre Expression	7
14	Roman Qc	LE CAHIER NOIR	M. TREMBLAY	Leméac	6
15	Guides Qc	GUIDE DES RESTOS VOIR 2004	COLLECTIF	Communications Vir	4
16	Guide Qc	LE QUÉBEC - 40 sites incontournables	COLLECTIF	L'Homme	7
17	Psychologie Qc	VICTIME DES AUTRES, BOURREAU DE SOI-MÊME	G. CORNEAU	L'Homme	12
18	Essais	MAL DE TERRE	H. REEVES	Seuil	31
19	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN, t. 1	A. BRASHARES	Gallimard	75
20	Cuisine Qc	101 PERSONNALITÉS, 101 RECETTES	COLLECTIF	Johanne Demers	2
21	Cuisine Qc	LA CUISINE RAISONNÉE	COLLECTIF	Fides	6
22	Jeunesse	LE DICO DES FILLES 2004	ROUYER/DURVY-SAUZE	Fleurus	7
23	Essais Qc	LA ROUTE DES HELLS	SHER / MARSDEN	L'Homme	6

**NI VUES NI CONNUES ?**  
FEMMES, VIH, MÉDIAS  
MARIA NENGEH MNSAH

À l'heure où la visibilité médiatique peut faire gagner ou perdre un débat, quelle place accorde-t-on aux femmes séropositives ?

Passant en revue la presse spécialisée et les médias de masse des vingt dernières années, l'auteure démontre que les femmes vivant avec le VIH y sont sous-représentées et grandement stéréotypées.

Le repérage de la maladie serait facilité si les femmes étaient plus présentes sur les tribunes publiques et qu'elles étaient représentées dans leur réelle diversité.

230 p. • illustré • 19,95\$

En vente chez votre libraire

les éditions du remue-ménage

Venez rencontrer  
**François CHARTIER**

le dimanche 7 décembre  
de 14 h à 16 h

Carrefour Laval ☎ (450) 681-3032

24	Humour Qc	DRÔLE COMME UN SINGE	G. LATULIPPE	Quebecor	6
25	Biographie Qc	CLAUDE BLANCHARD, UNE VIE D'ARTISTE	F. DUVAL	Trait d'Union	4
26	Essais Qc	CHRONIQUES DU DIMANCHE	S. LAPORTE	La Presse	2
27	Roman	LE COMPLEXE DE DI	D. SUJE	Gallimard	11
28	Jeunesse	LES EXPÉRIENCES DES DÉBROUILLARDS	COLLECTIF	Bayard	6
29	Biographie	VIVRE POUR LA RACONTER	G. GARCIA-MARQUEZ	Grasset	4
30	Jeunesse	QUATRE FILLES ET UN JEAN, t. 2 - Le deuxième été	A. BRASHARES	Gallimard	25
31	Essais Qc	LE LIVRE NOIR DU CANADA ANGLAIS, t. 3	N. LESTER	les Intouchables	3
32	Polar	LE BIEN DES AUTRES, t. 1 - Inédit	J.-J. PELLETIER	Alire	4
33	Psychologie	QUI A PIQUÉ MON FROMAGE ?	J. SPENCER	Michel Lafon	156
34	Polar	LE PROTOCOLE SIGMA	R. LUIDLUM	Grasset	7
35	Spiritualité	LE POUVOIR DU MOMENT PRÉSENT	E. TOLLE	Ariane	164
36	Biographie Qc	ROBERT PICHE AUX COMMANDES DU DESTIN	P. CAYOUILLETTE	Libre Expression	56
37	Psychologie Qc	LES MASQUES TOMBENT	P. MORENCY	Transcontinental	2
38	Psychologie Qc	DEMANDEZ ET VOUS RECEVREZ	P. MORENCY	Transcontinental	56
39	Roman	DANSEUR	C. MCCANN	Belfond	11
40	Actualité	LE MONDE SECRET DE BUSH	É. LAURENT	Plon	26
41	Jeunesse	L'IMAGERIE DES PRINCESSES	BEAUMONT/TOUSSAINT	Fleurus	2
42	Polar	LUMIÈRE MORTE	M. CONNELLY	Seuil	7
43	Polar	SECRETS D'OUTRE-TOMBE	K. REICHS	Robert Laffont	9
44	Roman Qc	LIFE OF PI	Y. MARTEL	Vintage Canada	59
45	Biographie Qc	CHRÉTIEN, UN CANADIEN PURE LAINE	M. VASTEL	L'Homme	5

♥ : Coup de Cœur RB ; Nouvelle entrée

Plus de 1000 Coups de Cœur, pour mieux choisir.

25 succursales au Québec  
www.renaud-bray.com

MARTINE DESJARDINS

L'Élu du hasard

« Son premier roman, *Le cercle de Clara*, d'une facture exceptionnelle, est paru en 1997. L'écrivain nous rappelle qu'elle avait envie et le fait magistralement avec *L'Élu du hasard* »

Précédent: Mur de Pérou

4541, 1204-9558, librairie @ lenoroit.com

**Prix du livre savant**

(Le Devoir) — Lori Saint-Martin et Yves Théorêt, tous les deux professeurs à l'UQAM, sont les lauréats des prix du livre savant 2002-03. Lori Saint-Martin a reçu le prix Raymond-Klibansky pour son ouvrage *La Voyagense et la Prisonnière: Gabrielle Roy et la question des femmes*, publié chez

**Lauréat Prix du Gouverneur général**

Conseil des Arts du Canada / Canada Council for the Arts

Pierre Nepveu

**Lignes aériennes**  
116 pages - 16.95 \$

ÉDITIONS DU NOROÏT  
30 ans de poésie  
www.lenoroit.com

**LAROUSSE**  
de la Santé au féminin

Prenez votre bien-être et votre santé en main!  
**LAROUSSE DE LA SANTÉ AU FÉMININ**  
416 pages, 150 photos et 65 dessins originaux. • 49,95 \$

## LITTÉRATURE

LITTÉRATURE CANADIENNE - ANGLAISE

## Lignée de femmes

Comme plusieurs romancières anglo-saxonnes de sa génération, Aislinn Hunter abandonne le roman panoramique pour le roman intimiste

Quel héritage transmettre à son enfant quand les archives familiales sont trouées depuis des générations par l'absence des pères? Ce qu'il nous reste d'Aislinn Hunter s'ouvre sur cette interrogation. Originaire de Belleville en Ontario, la romancière a passé quelques années à Dublin, en Irlande, avant de s'établir à Vancouver. Elle enseigne actuellement la création littéraire à la University of Victoria. Ce qu'il nous reste a paru en anglais en 2001 sous le titre *What's Left Us*. Merveilleuse miniaturiste, elle raconte dans de petits chapitres denses et épiques l'histoire d'Emma. Jeune Londonienne enceinte d'un homme marié, issue d'une lignée de femmes abandonnées par leur mari, Emma refuse que son enfant se pose les mêmes questions qu'elle. «Toi, ta mère, ta grand-mère... Rien. Comme si ta famille était tombée du ciel, avait rampé hors de la mer pour s'installer sur cette île.» À l'approche de l'accouchement, son anxiété croissante et sa curiosité à l'égard de ses origines s'entremêlent. Elle entreprend un voyage à Dublin et à Galway pour élucider son passé trouble et offrir à son enfant une mémoire familiale.

À travers ces échappées vers le passé et le présent, la romancière nous livre une méditation sur la quête d'une humanité hantée par le besoin d'enracinement. Avec un humour désenchanté, elle passe des détails domestiques à la réflexion philosophique sur l'amour, la perte, la mémoire et les liens familiaux.

## Chassé-croisé

Employée à la Browning's Book Sellers, librairie de livres anciens et de livres d'art, Emma a ce matin-là l'esprit ailleurs. Dans sa tête les images du passé se bousculent. Installée avec sa meilleure amie dans la cabane que son père lui a construite dans un arbre, la petite Emma lui demande une liste de bonnes choses qu'apporte un père: «Tu récitais son bonheur comme une sorte de mantra et tu harcelais ta mère pour qu'elle essaie d'en faire autant. Cela s'était terminé par un pneu accroché au chêne... qui se balançait en larges cercles au-dessus du jardin.»

Elle se souvient du petit mot laissé à son père enfin retrouvé mais qui refusa de la voir. Au chagrin du retour. Elle pense à sa grand-mère qui partait chaque année en Irlande et tentait de



Suzanne Giguère

convaincre son mari de rentrer avec elle en Angleterre. «Peut-être revenait-elle de ses voyages à Galway aussi désemparée et perplexe que toi en ce moment. La situation est peut-être la même — l'idée de n'être pas désirée, de s'être offerte pour rien.»

Offerte pour rien. Voilà bien ce qui préoccupe Emma. Etourdie par les instants de «bonheur fou, infaillible» qu'elle partage avec son amant, elle s'accroche de plus en plus mal des rendez-vous occasionnels «à l'heure qui lui convient». Elle sait trop ce qu'il aime en elle, «c'est ce consentement, cette adoration spontanée, ce visage qui s'illumine dès qu'il met les pieds à l'appartement». Elle sait aussi qu'il ne quittera jamais sa femme et ses enfants. Désespérée, elle regarde la photo de l'échographie aimantée sur son frigo: «Ce serait suffisant pour te faire perdre la raison s'il n'y avait cette petite main montrant le ciel.» Emma se demande quelle vie elle a à offrir à ce petit être. «Chaque jour, des femmes mettent au monde des bébés entre travail et repas du soir. Elles s'arrêtent dans des piscines d'accouchement et retournent en vitesse à leur vie normale... elles reprennent leur routine, leur travail, un bébé sous le bras; elles retournent vers leur mari ou leur amant, et les voilà repartis tous trois dans ce tourbillon.»

À ce chassé-croisé entre le présent et le passé se superposent les rêves d'Emma, sodes de l'inconscient. Depuis cinq jours il pleut sur Londres. Sa maison dérive, et avec elle, l'enfant et le chien: «Il grandirait pour voir le monde à bord de votre maison-péniche, les géraniums sur l'appui de la fenêtre seraient le seul élément terrestre qu'il connaîtrait... il pourrait se balancer en partie dans la maison et en partie au-dessus de la mer pour apprendre ce qu'est la liberté. Mais tu serais seule. Personne pour te guider. La maison à la merci du vent et des flots, aucune ancre, aucune histoire à hisser à bord. Il n'y aurait que vous deux essayant d'at-

traper des poissons avec des baguettes chinoises et des boucles d'oreilles, il n'y aurait que vous trois attendant la fin du déluge.»

## Désespérance tranquille

Emma ne s'illusionne pas sur sa solitude. L'enfant naîtra dans un monde marqué par les amours multiples, l'occultation des ascendances, pour ainsi dire, par l'oubli. Après l'accouchement, il ne lui reste qu'à rentrer chez elle avec le chien et le bébé. «Qu'y a-t-il d'autre à faire?» Elle pense à sa grand-mère et se demande comment elle s'en est tirée: «Moi Emma je suis ce que j'ai voulu être», l'entend-elle lui répondre. «Quelle que soit la façon de t'en sortir, tu t'en sortiras.» Cette pensée la reconforte. Les choses qui se défont s'accompagnent toujours de quelque consolation.

Comme plusieurs romancières anglo-saxonnes de sa génération, Aislinn Hunter abandonne le roman panoramique pour le roman intimiste. D'où l'usage dans *Ce qu'il nous reste* du monologue pour décrire une réalité extérieure sans cesse modifiée par le flux de la vie intérieure de son héroïne. D'où l'intrigue qui s'amenuise au point de disparaître au profit d'impressions fugitives et d'images poétiques. Notons également l'aisance avec laquelle la romancière se meut entre le passé et le présent, le jeu des voix narratives qu'elle juxtapose et la narration à la deuxième personne du singulier qui a pour effet de rapprocher la narratrice et le lecteur. La traduction sensible de Carole Noël accentue ce roman expressif et tendre de cœur.

## CE QU'IL NOUS RESTE

Aislinn Hunter  
Traduit de l'anglais (Canada)  
par Carole Noël  
Les Allusifs  
Montréal, 2003, 144 pages

RÉCIT

## La loi du nombre

LOUISE-MAUDE  
RIOUX SOUCY  
LE DEVOIR

Des années-lumière séparent le Québec paisible et prospère de la Palestine famélique et dévastée. Un fil tenu mais solide lie pourtant le destin de ces peuples qui ont tous deux été redessinés par l'Angleterre. En effet, si l'Église a jadis soumis ses ouailles à la loi imparfaite du nombre pour juguler le péril anglais en nos contrées, la Palestine prône aujourd'hui la même panacée aveugle.

Benjamine d'une famille de onze enfants, Pauline Gélinas a payé le prix fort de cet impératif religieux. Son père Roland, incapable de nourrir convenablement sa marmaille, a été interné pour avoir projeté de mettre un point final à ses souffrances et à celles de sa famille. Désireuse de percer à jour cette implacable loi du nombre, l'ancienne journaliste de Radio-Canada en a fait l'objet de sa maîtrise en sciences politiques, un exercice qui l'a menée, en septembre 2002, jusque dans les camps de réfugiés de la bande de Gaza.

Trois semaines d'entrevues plus tard, un récit lucide et rageur, *La Force du nombre*, émergeait. Elle y raconte l'autre Palestine, non pas celle de la religieuse et biblique Jérusalem dont les touristes et les journalistes raffolent, mais l'autre, l'inconnue, celle des réfugiés, celle qui, faute d'avenir, engendre des ceintures de bombes.

On y découvre un peuple étranglé par son propre nombre, privé d'égout et d'eau potable, les reins brûlés par l'eau saline. Emprisonnés à Gaza, les Palestiniens — hommes, femmes et enfants — subissent les assauts quotidiens des chars et des F-16, quand ils ne tombent pas sous les tirs des soldats israéliens. Pourtant, dénonce-t-elle, «on meurt en Palestine, on n'est jamais tué. Encore moins assassiné. Qu'elle est puissante, la puissance des mots!».

Multipliant les entrevues, Pauline Gélinas donne ici la voix à une cinquantaine de Palestiniens qui lui confient leur détresse, dans l'espoir que leurs mots traversent enfin les barricades des checkpoints. Parce que le salut ne pourra venir que de



SOURCE LANCTÔT ÉDITEUR

Dans son récit *La Force du nombre*, Pauline Gélinas donne la parole à des Palestiniens.

la connaissance. «Il ne peut être de victoire possible qu'en ces "je sais". Qu'en la multiplication de ces "je sais", dira-t-elle. Dans un style vif, non dénué de poésie à l'occasion, elle épelle pour eux dans ce récit un *basta!* vindicatif et bien senti, qui résonne terriblement juste.

Incapable de dissocier le combat de son père de celui des Palestiniens, son récit s'embourbe toutefois à quelques occasions, détourné par les élans d'une croisade personnelle sans commune mesure avec celle d'un peuple opprimé depuis des décennies. Dans ces moments-là, son écriture s'emporte jusqu'à devenir sèche et cassante et le lecteur se surprend à décrocher, lassé par l'accumulation de ses angoisses de petite fille. Ces petits égarements ne durent cependant guère et le lec-

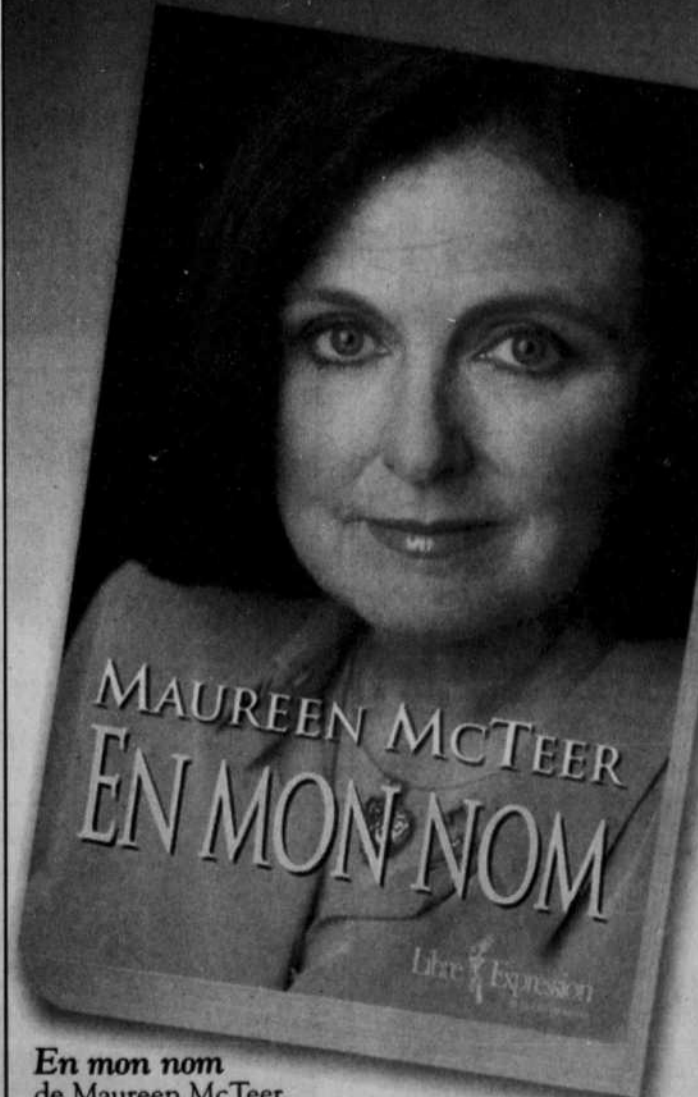
teur n'en gardera nul souvenir tant la toile de fond est incontournable. On pourra reprocher avec raison à Pauline Gélinas, une farouche propalestinienne, de n'avoir accordé la voix qu'à l'une des parties dans ce récit. Mais s'il est une voix qu'on entend peu, c'est bien celle des Palestiniens. Entre l'horreur indécryptable des ceintures et le cri de vengeance qu'il suscite, qu'elle s'élève ici, libérée du bruit assourdissant de la mer qui berce la famélique Palestine-by-the-Sea, est en soi un tour de force. Elle mérite largement qu'on y prête l'oreille.

## LA FORCE DU NOMBRE

Pauline Gélinas  
Lancôt éditeur  
Montréal, 2003, 287 pages

Autobiographie  
d'une femme  
engagée

Dans *En mon nom*,  
Maureen McTeer raconte  
comment elle a réussi,  
tout en menant une vie publique  
trépidante, à rester fidèle  
à ses engagements à l'égard  
du féminisme et de sa carrière.

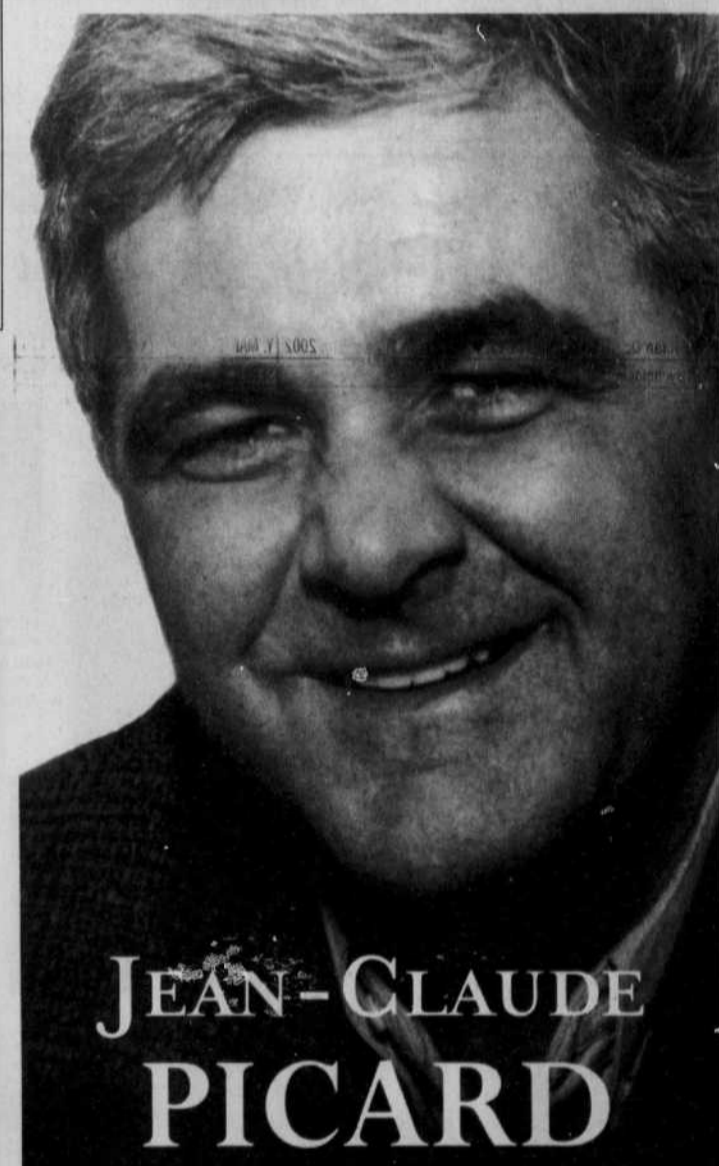


En mon nom  
de Maureen McTeer.  
Traduction : Suzanne Geoffrion

EN VENTE PARTOUT

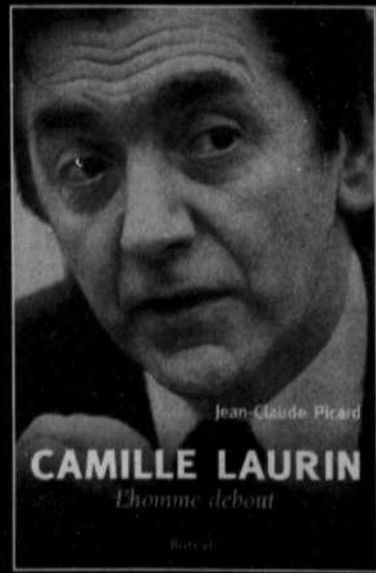


Libre Expression  
QUEBECOR MEDIA

JEAN-CLAUDE  
PICARD

« Un bon livre ...  
très documenté  
et écrit dans  
un style vivant. »  
Jean-Jacques Samson  
*Le Soleil*

« Un livre  
extraordinaire. »  
Joël Le Bigot,  
*Pourquoi pas  
dimanche*  
Radio-Canada



Jean-Claude Picard  
CAMILLE LAURIN  
*L'homme debout*

Biographie  
568 pages • 32,95 \$  
24 pages de cahiers-photos

CAMILLE LAURIN  
L'homme debout

Boréal  
40 ans

www.editionsboreal.qc.ca

« Courtepointes »  
pour les 50 ans de

## I'HEXAGONE

le mercredi 10 décembre à 19h30

au Studio-théâtre de la Place des Arts  
situé au 175, rue Sainte-Catherine Ouest

Billetterie: (514) 842-2112

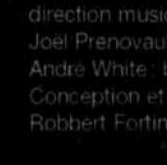
## Poètes invités:

Martine Audet  
Denise Boucher  
Gilles Cyr  
Robbert Fortin  
Paul-Marie Lapointe  
Rachel Leclerc  
Pierre Napveu  
Michel van Schendel

De plus, les poèmes de Fernand Dumont, Roland Giguère, Gaston Miron et Fernand Quéllette seront lus par Robbert Fortin et Pierre Napveu.

## Musiciens:

Daniel Lessard: composition,  
direction musicale et piano  
Joël Prenovault: contrebasse  
André White: batterie  
Conception et mise en scène:  
Robbert Fortin



• I'HEXAGONE

# LITTÉRATURE

POÉSIE QUÉBÉCOISE

## L'antichambre des récits

THIERRY BISSONNETTE

Un lien entre la poésie et la science-fiction est certainement, devant l'insuffisance de ce qu'on nomme réel, leur recherche respective du possible et des dimensions parallèles de l'existence. Par contre, là où la fiction choisit de construire un univers plus ou moins réaliste, la poésie préfère souvent fouiller derrière l'avènement du monde, dans l'antichambre des péripéties de la vie représentable. Là où les mots font aussi figure d'événements, de processus conflictuels et spontanés.

L'attachement d'Élisabeth Vonarburg au genre de la science-fiction a certainement contribué à la modestie des échos suscités en 1999 par *Le Lever du récit*, son premier recueil de poésie. Pourtant, ce dernier n'avait rien d'un loisir ou d'une escapade mineure. S'y percevait, dans un clair-obscur concis et maîtrisé, un retour vers l'origine de la parole et du sens, retour qui ne pouvait prendre que l'allure du poème et de la rarefaction.

Tout comme ce recueil initial, *Ailleurs ici* se fonde sur un épuisement du récit, en faveur d'une causalité beaucoup plus trouble et d'une recherche d'identité qui, toutefois, ne se limite pas au je biographique primaire. Mais alors que *Le Lever du récit* maintenait une trame narrative en s'amarçant sur le deuil de la mère, on se trouve ici en un terrain moins balisé, où domine l'évocation baroque: «*par touches successives / en théories dé-solées / des espoirs se jettent aux fenêtres // mobilité de la lumière / tendresse verticale / personne n'y peut rien*»; ce qui n'empêche pas ce triptyque de posséder un parcours assez défini. À partir du constat, entre campagne et ville, d'un éroussement de la sensibilité à l'espace, la poétesse cherche à dompter le mensonge et l'entropie. Face à l'ouragan, à la tempête, à l'aveuglement et à la violence, le besoin se fait sentir de plonger, de retourner à des sources baptismales, «*dans le ventre ressuscité des eaux / dans le tonnerre des houles fraîches*».

Quant à la deuxième section, plus énumérative, elle dénombre quelques facettes du chaos contemporain, porteur de nihilisme comme de fertilité, et passe de l'indignation à une conscience plus personnelle. Puis, malgré cette «*écharde de planète*», c'est la renaissance par un langage qui est aussi présence, à travers lequel l'angoisse redevient une ouverture au possible. Cette confrontation rédemptrice avec le vide semble alors ramener vers Babel avec un peu plus de sérénité, sans effacer le sentiment de catastrophe qui peuple nombre de ces pages.

Matinale au sens où l'entendait René Char, la



SOURCE LES HERBES ROUGES

Élisabeth Vonarburg

poésie de Vonarburg persiste dans son potentiel de naissance, de lever du soi: «*éclatement léger / l'aurore / c'est un peu de toi qui se déchire*». D'où, peut-être, la résurgence inattendue de la figure maternelle, qui prend le relais des évocations marines tout en se situant, cette fois, du côté de la création plutôt que du deuil: «*Poésie / mère océane / longtemps je t'ai refusée*».

Hormis de rares passages frôlant la pensée rationnelle, ce recueil demeure d'une grande justesse, maniant un symbolisme qui rappelle Anne Hébert tout en déployant une approche moderne, entre contemplation et réflexion. On y redécouvre l'impossibilité de la représentation, la tension dialectique entre le dire et l'être, de même qu'un renvoi au devoir d'être là, ici et ailleurs d'un même souffle.

AILLEURS ICI

Élisabeth Vonarburg  
Les Herbes rouges  
Montréal, 2003, 65 pages

NOUVELLES

## Désir, espoirs et amertume

SOPHIE POULIOT

Le désir sexuel, diront certains, est avec l'argent et le pouvoir l'un des trois moteurs de l'existence. Romanciers, chansonniers, poètes, dramaturges et nouvellistes en ont, depuis toujours, parsemé plus ou moins abondamment leurs écrits. Jean-François Boisvert, à l'occasion de son premier recueil de nouvelles, a entrepris de raconter le désir en variant les lieux, les âges, les circonstances. Chose certaine, ne nous méprenons pas, il ne s'agit pas d'un de ces ouvrages qu'on ne lit que d'une seule main. Plusieurs de ces nouvelles, qui traitent tout autant des élans masculins que des pulsions féminines, sont, hélas, sans grande finesse, mais certaines génèrent tout de même quelque réflexion intéressante. C'est le cas, notamment, de *Salomé*. L'auteur y reprend, à sa façon, l'histoire de la belle danseuse à qui Hérodote ne peut rien refuser et qui, ne sachant que faire d'un tel pouvoir, se tourne vers sa mère, toute prête à l'exercer, alors qu'elle-même n'avait su qu'en faire lorsque son charme aurait pu se rir de pires obstacles. Une bien jolie manière de livrer un constat que divers contemporains ont déjà exprimé, à commencer par les auteurs de la célèbre série *Sex and the City*.

En effet, si le désir est le fil conducteur que l'auteur a voulu donner à son ouvrage, l'âge, ou plus précisément la différence d'âge séparant deux individus ainsi

que le phénomène du vieillissement, est un sous-thème inéluctable des *Noces de vair*. Dans les nouvelles *Cycles* et *Bis*, par exemple, le corps d'un homme mûr, qui tente de se mesurer à celui d'une jeune femme, défaille et avorte l'espoir d'une relation. Ces évocations sont-elles symptomatiques d'un nouvel ordre des choses au sein duquel la femme, forte, indépendante et informée, n'est plus aussi facilement accessible aux hommes plus âgés qui ne peuvent les satisfaire pleinement? Doit-on tracer un parallèle avec le fait que dans un nombre sans cesse grandissant de couples, la femme cumule quelques années de plus que l'homme? Toujours en ce qui concerne les soucis du vieillissement, dans *Retrouvailles*, la vie sexuelle d'un couple de trente-treize ans est assujéti à l'horaire de la gardienne, alors que dans *Émilie*, la femme d'un couple d'âge mûr laisse entendre à son mari que la sexualité ne l'intéresse plus.

Si certains récits de Jean-François Boisvert affichent quelques ressemblances avec la nouvelle érotique, la grande majorité de ses histoires abordent plutôt la sexualité en tant que source de conflit, de déception, de bien-être ou encore d'égarement. Cette diversité constitue d'ailleurs l'une des principales qualités de l'ouvrage. *Les Noces de vair* ont aussi le mérite de traiter de problématiques on ne peut plus actuelles, comme le démontre la nouvelle *Prophylaxie*, qui traduit l'intérêt

d'un nouveau couple pour une combinaison protectrice, une sorte de seconde peau qui ne laisse passer aucun virus lors des attachements sexuels, tout en en décuplant les sensations. Soit dit en passant, la combinaison peut aussi être branchée à un logiciel permettant une utilisation autarcique du produit. La technologie sonnera-t-elle bientôt le glas des relations humaines? Ce débat soulevé par Internet trouvera-t-il de nouvelles applications?

Ce que l'on peut, par ailleurs, reprocher à plusieurs des textes réunis dans *Les Noces de vair*, est le traitement sans relief et sans surprise que leur réserve leur auteur. *Carnaval, Rave, La Robe noire et Le Butin*, entre autres, souffrent de ce mal. Ce n'est pas que les sujets abordés soient inintéressants, mais la façon dont ces histoires sont racontées ne présente aucun attrait, le lecteur pouvant prévoir le dénouement bien avant qu'il ne soit révélé et les mots choisis, la structure des phrases, l'angle du récit ne suscitent ni questionnement ni trouble particulier. Il faudra donc attendre le prochain ouvrage de Jean-François Boisvert pour voir si celui-ci saura développer les qualités d'écrivains qu'il possède et livrer des écrits moins inégaux et plus indéniablement intéressants.

LES NOCES DE VAIR

Jean-François Boisvert  
L'Instant même  
Québec, 2003, 125 pages

POÉSIE

## Après Pessoa

DAVID CANTIN

D'Antonio Ramos Rosa à Nuno Júdice, la poésie portugaise contemporaine ne cesse de connaître un essor des plus favorables en territoire français. Depuis la parution du recueil *Le Gardeur de troupeaux* d'Alberto Caeiro (un des nombreux hétéronymes de Fernando Pessoa) en Poésie Gallimard, le lecteur francophone peut désormais suivre ce «*chemin de paroles*» où des voix d'une richesse inouïe se croisent à bien des échelles. On pense notamment aux textes lumineux d'Herberto Helder, d'Eugénio de Andrade ou encore de Sophia de Mello Breyner Andresen. Cette nouvelle *Anthologie de la poésie portugaise contemporaine (1935-2000)*, que présente Michel Chandeigne, permet en un sens de mieux comprendre l'aventure créatrice de ce «*peuple sentimental*» au fil des décennies.

«*La fonction du poète est de nous mettre devant les mots dans l'état de grâce où nous devrions être devant les choses si la vraie vie n'était pas absente, si le paradis n'était pas perdu*». Cette phrase de René Nelli pourrait certainement s'appliquer à la trentaine de poètes rassemblés dans ce volume. Le parcours commence en 1935, à la mort de Pessoa. Cette date représente le retour au calme et à la spiritualité féconde du «*second modernisme*». Une excellente préface de Robert Bréchon permet d'ailleurs de bien saisir, en l'espace de quelques pages, les conflits tout comme les ruptures qui entraînent ce nouveau souffle de modernité à travers les générations.

Même après avoir lu plusieurs livres de Torga, de Ramos Rosa, d'Helder ou de Júdice, il est intéressant de découvrir dans cette anthologie un phénomène littéraire devenu «*un objet de consommation culturelle, presque au même titre que le roman*». Au Portugal, la lecture et

la pratique de la poésie se font presque naturellement. D'une époque à l'autre, on est alors mis en présence du lyrisme onirique d'Al Berto, de la sève surréaliste d'Armando Silva Carvalho ou encore du réalisme narratif, quasi prosaïque, de Nuno Júdice. Bien que Pessoa demeure un monument indélogeable de la poésie portugaise au XX<sup>e</sup> siècle, il existe d'autres paroles très fortes que l'on suit avec intérêt tout au long de cette anthologie. L'œuvre visionnaire et baroque d'un Helder cotoie ici le flux mélancolique d'Antonio Franco Alexandre, où on reconnaît toute l'influence d'une certaine poésie américaine contemporaine: «*Nul art, nul savoir, mémoires / rien dans la manche métallique des yeux / rien dans le simple clair contretemps / dans les mots mesurés par le bref / indice du sens. / avec moi venez voir eux qu'on n'a toujours pas vus / les désastres de ce qui n'est jamais arrivé / objets, pour l'instant, scintillants [...]*».

Bien sûr, il est plutôt difficile de juger des choix qu'a faits Michel Chandeigne. Pourtant, dans sa note de présentation, le traducteur explique assez bien quelques-unes des nombreuses particularités de la poésie portugaise. De la fièvre libertaire à la plasticité extrême de certaines recherches, l'éclectisme est souvent le mot d'ordre dans ce trajet qui semble se dissoudre dans la quête individuelle de chacun. Tout amateur de poésie se doit de jeter un œil à ce livre qui déborde de trouvailles et d'émotions.

ANTHOLOGIE DE LA POÉSIE PORTUGAISE CONTEMPORAINE

Choix et présentation de Michel Chandeigne  
Poésie Gallimard  
Paris, 2003, 415 pages

## Un Noël de joie, de paix et de partage !

<p><b>Le Messie</b> Marie-Noëlle Thabut Découverte/Brewer 2003 • 136 pages 27,95 \$ / 23,35 \$</p>	<p><b>LA CUISINE RAISONNÉE</b> Editions Fides 2003 • 416 pages 31,95 \$ / 25,15 \$</p>	<p><b>Bienheureuse TERESA DE CALCUTTA</b> José M. González-Balado Médiaspaul 2003 • 190 pages 27,95 \$ / 16,95 \$</p>	<p><b>PRIER 15 JOURS avec Mère Teresa</b> Mgr Francesco Folio Nouvelle Cité 2003 • 127 pages 27,95 \$ / 19,75 \$</p>
<p><b>Les prières de la Bible</b> Bernard Lecomte Médiaspaul 2003 • 365 pages 27,95 \$ / 26,95 \$</p>	<p><b>J'ai serré la main du diable</b> Lieutenant-général Roméo Dallaire Libre Expression 2003 • 600 pages 37,95 \$ / 33,25 \$</p>	<p><b>Prier les Psaumes avec le Christ</b> Roger Gauthier Fides/Médiaspaul 2003 • 251 pages 27,95 \$ / 16,95 \$</p>	<p><b>Jean-Paul II</b> Bernard Lecomte Gallimard 2003 • 630 pages 27,95 \$ / 22,45 \$</p>
<p><b>Huit jours pour reprendre souffle</b> Patrice Gourrier Prier 2003 • 80 pages 27,95 \$ / 17,95 \$</p>	<p><b>Reportage de Jésus-Christ</b> Arnoldo Pigna Des Bénédictines 2003 • 250 pages 37,95 \$ / 33,25 \$</p>	<p><b>Adieu Betty Crocker</b> François Gravel Québec-Amérique 2003 • 166 pages 27,95 \$ / 17,95 \$</p>	<p><b>CHASTETÉ ET CONSÉCRATION</b> Henri Boulard Anne Sigier 2003 • 72 pages 27,95 \$ / 10,75 \$</p>
<p><b>Enquête sur l'identité de Jésus</b> Geza Vermes Bayard 2003 • 269 pages 37,95 \$ / 32,85 \$</p>	<p><b>Le goût de l'avenir</b> Jean-Claude Guillebaud Seuil 2003 • 360 pages 37,95 \$ / 31,45 \$</p>	<p><b>Paroles matinales</b> Lytta Basset Labor et Fides 2003 • 98 pages 27,95 \$ / 26,95 \$</p>	<p><b>Guérir le stress, l'anxiété et la dépression sans médicaments ni psychanalyse</b> David Servan-Schreiber Robert Laffont 2003 • 301 pages 27,95 \$ / 26,95 \$</p>
<p><b>D'un désert à l'autre</b> André Fortin Bellarmin 2003 • 255 pages 27,95 \$ / 17,95 \$</p>	<p><b>Québec</b> Flammarion 2003 • 160 pages 59,95 \$ / 53,95 \$</p>	<p><b>Ose la vie nouvelle !</b> Simone Pacot Cerf-Fides 2003 • 392 pages 27,95 \$ / 31,50 \$</p>	<p><b>Parcours de guérison biblique</b> Joseph-Marie Verhinde Presses de la Renaissance 2003 • 280 pages 27,95 \$ / 32,35 \$</p>

**Librairie Paulines**  
4362, rue Saint-Denis, Mt  
métro Mont-Royal  
Tél.: (514) 849-3585  
1-888-454-8739  
libpaul@paulines.qc.ca

**Librairie Médiaspaul**  
3965, boul. Henri-Bourassa E.  
Montréal-Nord  
Tél.: (514) 322-7341  
Télé.: (514) 322-4281  
librpaul@mediaspaul.qc.ca

## Les poètes de l'Amérique française

Proposent  
Un récital de Paul Bélanger  
Un poète des Éditions Québec-Amérique

Avec  
Robert Huard, basse  
Nathalie Tremblay, piano  
Une présentation de Guy Cloutier

Lundi 8 décembre, 19 h 30  
Chapelle du Musée de l'Amérique française  
2, Côte de la Fabrique, Québec  
(418) 692-2843

Mardi 9 décembre, 20 h  
Maison de la culture Plateau Mont-Royal  
465, av. du Mont-Royal E., Montréal  
(514) 872-2266

## l'état du monde 2004

Annuaire économique et géopolitique mondial  
23<sup>e</sup> édition  
Une analyse approfondie des grandes tendances planétaires  
Un bilan de l'année pour les 226 États et territoires de la planète  
Les enjeux politiques et économiques à l'aube du III<sup>e</sup> millénaire

« Du 1<sup>er</sup> au 5 décembre 2003, écoutez *C'est bien meilleur le matin*, animé par René Homier-Roy, sur la Première chaîne de Radio-Canada, au 95,1 FM, et courez la chance de gagner un exemplaire de l'État du monde 2004. »



Entièrement renouvelé

672 pages • 29,95 \$

Boréal  
40 ans  
www.editionsboreal.qc.ca

en collaboration avec LE DEVOIR

## LITTÉRATURE

LITTÉRATURE JAPONAISE

## Les nus et les morts de Yôko Ogawa

CHRISTIAN DESMEULES

À 13 ans, découvrant à la lecture du *Journal d'Anne Frank* le pouvoir que peuvent avoir les mots simples du quotidien pour évoquer l'horreur, Yôko Ogawa a su qu'elle deviendrait écrivaine. Sur cette base fragile, cette «virtuose du malaise» construit depuis une quinzaine d'années ses romans en apesanteur, résultat d'une alchimie toujours délicate entre le rêve et la réalité.

*La Piscine* (récompensé en 1991 du prestigieux prix Akutagawa), puis *Les Abeilles*, *La Grossesse*, *Le Réfectoire un soir* et *Une piscine sous la pluie*, *Un thé qui ne refroidit pas*, *L'Annuaire*. Chacun de ces courts récits, depuis la parution en français du premier d'entre eux en 1995, s'est ajouté à l'œuvre de l'écrivaine japonaise de quarante-deux ans comme une perle à un collier. De petits livres ronds à la sensualité menaçante, parfaitement polis, qui donnent chaque fois un peu plus de poids à ses obsessions: la mort, la dégradation, la cruauté, le détail.

Tous traduits en français par Rose-Marie Makino-Fayolle et publiés par Actes Sud, ces titres relèvent à leur façon d'une certaine tradition de la littérature japonaise: un mélange complexe d'innommé et d'attention méticuleuse au détail, une étrangeté inquiétante, une exploration un peu perverse du désir sexuel. Comme si elle avait opéré dans son écriture une fusion subtile entre Tanizaki, Kawabata et Sei Shônagon.

Depuis, Yôko Ogawa a délaissé les contraintes de la forme brève pour le roman plus étoffé — *Hôtel Iris*, *Parfum de glace*. En même temps qu'un nouveau roman, *Le Musée du silence*, paraissent cet automne en un seul volume deux de ses premières œuvres encore jamais traduites: *Une parfaite chambre de malade* et *La Désagrégation du papillon*, écrits en 1988 et en 1989. C'est donc la Yôko Ogawa «première manière» que l'on retrouve non sans bonheur avec cette paire de courts récits remarquables.

## Effacement progressif

Une jeune fille apprend que son frère est gravement malade et

qu'il ne lui reste plus que quelques mois à vivre. Jour après jour elle lui rendra visite dans sa chambre d'hôpital, où la mort et la maladie tisseront entre eux une relation intime et forte stimulée par l'inévitable conclusion. Cette chambre est pour elle un refuge, un endroit parfaitement aseptisé, une chrysalide à l'abri de la vie où l'amour se suffit à lui-même: «Regarder mon frère tout en appréciant la netteté impeccable de sa chambre suffisait à mon bonheur.» Seule la bibliothèque trouve aussi grâce à ses yeux. Là non plus on ne sent pas la vie: «L'air a les yeux fermés et baisse la tête silencieusement. Tout le monde est reclus en soi-même, si bien que personne ne vient troubler mes sentiments.»

Dans *La Désagrégation du papillon*, une jeune femme reconduit sa grand-mère (qui bascule lentement vers l'amnésie et la sénilité) dans un foyer pour personnes âgées — une institution baptisée Nouveau Monde. Elevée par la vieille femme depuis la mort de ses parents, mariée à un homme absent, leur relation étroite était ce qu'elle avait de plus concret en ce monde. Le récit d'une disparition, d'un effacement progressif, à travers une écriture délicate et texturée où la narratrice s'interroge sur les éléments qui constituent sa propre normalité. Au milieu d'une foule à la sortie du métro, à travers les courants d'air et la multitude de jambes des passants: «Personne ne me voit. Personne n'entre en moi. Alors que j'habite une mer aussi subtile, douce et fraîche. Pour eux, je ne suis qu'une ligne qui ondule. Je veux rester ainsi pour toujours. Je voudrais devenir un simple contour. Je voudrais jeter tout ce qui se trouve en moi.»

Orphelins ou terriblement solitaires, les personnages d'Ogawa semblent toujours en manque de repères. Et les jeunes femmes à peine sorties de l'adolescence qui lui servent de narratrices ont

l'évanescence et la cruauté naturelle qu'elle recherche. Entre la froideur clinique et la transparence, dans une langue simple et diaphane, perméable à toutes les incertitudes, Yôko Ogawa nous offre deux magnifiques nouvelles. Entièrement traversées de ces forces élémentaires qui guident la vie et la mort, elles sont à la fois source et prolongement de son œuvre antérieure.

Entre la froideur clinique et la transparence, dans une langue simple et diaphane, perméable à toutes les incertitudes, Yôko Ogawa nous offre deux magnifiques petits récits

## Cabinet de curiosités

Plus récent, moins allusif et nettement plus volumineux, *Le Musée du silence* explore quant à lui de front les obsessions morbides de l'écrivaine. Roman parfaitement anonyme — les lieux et les personnages n'y sont jamais proprement nommés —, l'endroit est vague et indéterminé. Flottant quelque part entre la lointaine banlieue de Yôkohama et la vieille Europe, un manoir isolé qui à quelque chose du *Château d'Argol* campe une galerie de personnages inquiétants. Mais la géographie, comme c'est souvent le cas chez Ogawa, y est plutôt intime: c'est

celle des sensations et du détail. Un jeune muséologue est engagé par une vieille femme pour organiser sa collection personnelle d'objets hétéroclites, créer un musée insolite qui deviendra l'œuvre de sa vie à elle. Il apprendra très vite qu'il s'agit d'objets volés à des morts. Depuis le décès du jardinier de la famille sous ses yeux alors qu'elle avait onze ans, chaque fois que quelqu'un meurt au village, elle cherche à se procurer l'objet qui le caractérise le mieux, qui incarne la preuve la plus vivante et la plus éloquent de l'existence physique de cette personne. Du jardinier tombé de son échelle elle conserve précieusement le sécateur. Le reste est un véritable bric-à-brac: scalpel, peau de bison, des roches, mamelons découpés, un exemplaire du *Jour-*

nal d'Anne Frank. Meurtres, accidents, attentats, mutilations sexuelles: le roman s'entoure d'un climat d'oppression froide et calculé. Peu à peu, dans ce village du bout du monde, le muséologue a le sentiment d'être piégé.

Cet esprit de «collection» et de sacralisation des objets se lit comme un écho à *L'Annuaire*, où opérait déjà un taxidermiste du souvenir à qui des clients venaient confier leurs «spécimens»: ossements d'oiseau, cicatrice, champignons microscopiques, etc. Comme dans les deux récits, le roman est un lent apprivoisement de la mort qui explore sur un mode un peu oppressant les relations entre les êtres, les lieux, les objets. Mais les objets s'accablent, les chapitres et les détails s'empilent les uns sur les autres, liés de façon plutôt mince par la narration, ponctuée de quelques gratuités comme la description incompréhensible d'un match de baseball — mélange de néologismes, de traductions erronées et de termes américains.

Yôko Ogawa semble cette fois cultiver l'étrangeté de façon artificielle. Un bricolage que l'on sentait déjà un peu à l'œuvre dans *Hôtel Iris*. Comme si elle cherchait par ce tour de passe-passe à donner au récit le relief qui lui manquait. Un artifice dont disposent tous les écrivains, mais qu'il importe de savoir doser. «La bordure du monde est un endroit sombre et extrêmement profond», écrit-elle. Si l'on tombe dedans, on ne peut absolument pas en remonter. À trop fréquenter les précipices, on court le risque de basculer dans l'in vraisemblable. Une première déception.

**LE MUSÉE DU SILENCE**  
Yôko Ogawa  
**UNE PARFAITE CHAMBRE DE MALADE; SUIVI DE LA DÉSAGRÉGATION DU PAPILLON**  
Yôko Ogawa

Traduits du japonais par Rose-Marie Makino-Fayolle  
Actes Sud  
Arles, 2003, 320 et 160 pages

POLAR

## E Viva Italia!

MARIE CLAUDE MIRANDETTE

Les Éditions Métailié célèbrent en 2004 leur quart de siècle. Cette petite maison parisienne, essentiellement dévouée à la littérature étrangère avec un penchant avoué pour l'espagnole, fait paraître bon an mal an quelques chouettes polars dont ceux de l'inimitable Andrea Camilleri. Si ce Sicilien à la plume colorée est sans contredit l'une des stars montantes de la littérature de «mauvais genres», il n'est pas le seul à revisiter le giallo, le *jaune*, comme les Italiens désignent leur littérature de gare. Et la série «Italiens», dirigée par l'auteur-traducteur Serge Quadrupani, en est la preuve irréfutable. Quelques-uns des plus récents titres de la maison ont comblé une humble amatrice de polars à l'italienne de ce bonheur trouble et coupable qui fait rougir...

D'abord, *Île noire* de Piergiorgio di Cara. Sur l'île volcanique de Lipanusa débarque le médecin Mario accompagné de son vieux ami, Salvo-le-flic, qui vient y soigner une blessure par balle qui l'a blessé jusque dans l'âme. Sentimental et brutal, poète, flic et voyou, Salvo a traqué le mafieux sur son île et en a récolté du plomb dans l'aile. Tout juste le temps de débarquer et voilà que meurt Toni, un marginal avec qui Salvo avait eu maille à partir et en était rapidement venu aux coups. Introspectif, narré à la première personne, ce roman évoque avec force l'austère et violente beauté des paysages de cette région soumise autant au choc des éléments qu'à la rudesse des hommes qui y vivent. Belle et brutale, cette histoire fait alterner en un bel équilibre langue savante et dialecte. C'est un véritable tour de force, il faut le souligner, qu'accomplit chaque fois Quadrupani, traducteur attiré de Camilleri et de di Cara, dont le passage d'une langue à l'autre révèle son lot de difficultés qu'on pourrait croire insurmontables. Mais le choix du provençal, dérivé de l'ancienne

langue d'Oc, pour rendre la sonorité toute musicale du dialecte sicilien est on ne peut plus à propos et transpose avec fidélité ce décalage si typique au style de ces deux auteurs.

*Arrivederci Amore* de Massimo Carlotto est un autre petit bijou qui mêle habilement le réalisme à l'italienne et la tradition anglaise du roman de formation, façon XVIII<sup>e</sup> siècle. On y suit, par le truchement d'un monologue intérieur, la lente marche vers le succès, la richesse et la respectabilité d'un ex-militant d'extrême gauche qui n'a pas hésité à trahir ses camarades afin d'éviter la prison. Séducteur et voleur, il découvre le goût du crime en tentant de se refaire une virginité politique qui lui ouvrira toutes grandes les portes de la bourgeoisie et lui permettra d'accéder au monde des riches et des vainqueurs.

*L'Or sarde* de Giulio Angioni est un récit fiévreux qui se déroule, comme son titre l'indique, en Sardaigne. Angioni y dresse un portrait sympathique des habitants de Fraus, petite ville apparemment sans histoire dont le narrateur, maire de la bourgade et prof de philo, est un mari malheureux doublé d'un père inquiet qui raconte les événements des derniers mois qui ont marqué sa ville et sa vie.

Finalement, on ne peut passer sous silence l'hilarante *Nuit de la dinde* de Serge Quadrupani, dont l'action se déroule la veille de Noël alors que la famille d'un directeur de banque, réunie autour de la dinde du titre, est prise en otage par un père Noël digne de celui du Splendid. Délicieux et insidieux!

## ÎLE NOIRE

Piergiorgio di Cara

## ARRIVEDERCI AMORE

Massimo Carlotto

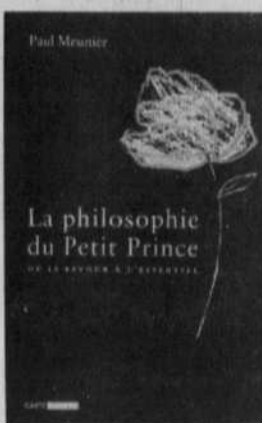
## L'OR SARDE

Giulio Angioni

## LA NUIT DE LA DINDE

Serge Quadrupani

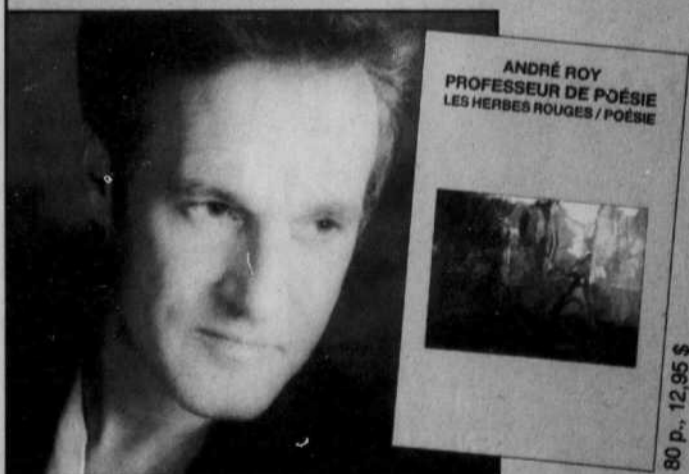
## UN INCONTOURNABLE



Paul Meunier  
**LA PHILOSOPHIE DU PETIT PRINCE**  
ou le retour à l'essentiel

Ce magnifique livre met en lumière la profondeur et l'actualité du *Petit Prince*, ainsi que son art de vivre fondé sur l'essentiel, c'est-à-dire sur l'apprivoisement, le don de soi et l'amour.

296 pages • 24,95\$

CARTE BLANCHE  
Distribution FidesANDRÉ ROY  
Professeur de poésie

Le professeur de poésie se dit prêt à prendre la place de Dieu pour sauver tous les lecteurs.

LES HERBES ROUGES / POÉSIE

80 p., 12,95\$

Triptyque  
www.generation.net/triptyque  
Tél. (514) 597-1066

Paule Turgeon  
**Au coin de Guy et René-Lévesque**

«Le roman policier revampé»  
Sophie Pouliot, *Le Devoir*

Paule Turgeon  
Au coin de Guy et René-Lévesque  
polar, 214 p., 18,5\$

Réal La Rochelle  
**Opérascope**  
Le film-opéra en Amérique

Réal La Rochelle  
Opérascope  
essai, 428 p., 29,5\$

«Un merveilleux panorama des *musicals* et autres incursions du cinéma dans l'univers sonore.»  
Odile Tremblay, *Le Devoir*

XYZ  
éditeur

félicite Sergio Kokis  
lauréat du prix Mexique-Québec  
pour son roman *Le magicien*

Sergio Kokis  
*Le magicien*  
roman

PANORAMAS  
**Québec**

Denis Tremblay  
Textes en français et en anglais de Roger Paquin

UN REGARD UNIQUE SUR LE QUÉBEC... À L'HORIZONTALE. Pour cet album, le photographe panoramique Denis Tremblay a capturé les vastes paysages naturels et urbains du Québec qu'il présente en plus de 70 photos dont certaines déployées sur des pages à 3 et même 4 volets.

Flammarion

## LITTÉRATURE

DANS LA POCHE

## Offrir de grands livres en petit format

JOHANNE JARRY

Pour la nouvelle année, vous souhaitez lui offrir un livre qui lui ira comme un gant. Voici quelques suggestions de lecture, des livres à donner sans hésiter à ceux que l'on aime.

Condamnée par la leucémie, Constance Koenig veut mourir chez elle. Tiendra-t-elle jusqu'à ce que le père de sa petite fille vienne la chercher? Avec *Un Noël blanc* (collection «Motifs», Le Serpent à Plumes), Jennifer Johnston nous fait le cadeau d'une histoire pas banale et vraie, d'une nuit de Noël fiévreuse et souffrante, illuminée par un petit sapin bleu et arrosée d'un vieux champagne. Une nuit qui brillera longtemps dans ma mémoire de lectrice.

Le garçon habite Montedidio, un quartier de Naples. L'amour qu'il partage avec Maria grandit comme un affront au malheur dont on hérite dans ce pauvre quartier. Ses parents parlent le dialecte, mais le garçon écrit en italien. Il couche sa vie avec celle des autres sur le papier, et souvent «le bruit du crayon sur le papier fait le résumé du vacarme de la journée». Cela donne *Montedidio* («Folio»), un récit dense et poétique de l'écrivain italien Erri De Luca (en librairie à la mi-décembre).

## Formes brèves

L'*Anthologie de la nouvelle québécoise actuelle* (L'Instant même), présentée par Gilles Pellerin, regroupe plusieurs textes d'auteurs qui privilégient la pratique de cette forme littéraire. On y retrouve des nouvelles de Monique Proulx, Sylvie Massicotte, Suzanne Jacob, Jean Pierre Girard et plusieurs autres. Le plaisir que procure cette lecture vient de la diversité des mondes et des formes présentés. L'occasion de belles découvertes pour le lecteur qui voudrait s'aventurer de ce côté-là de la littérature contemporaine.

Pourquoi ne pas franchir le seuil de l'œuvre d'Antonio Lobo Antunes avec le *Livre de chroniques* («Points»)? Lu d'un bout à l'autre en avion, ce livre sied bien à l'espace indéterminé qu'on traverse à grande vitesse. Au fil des pages, un homme se souvient de son enfance, des femmes qu'il a aimées et qui l'ont quitté. Ces «choses de la vie» sont racontées par un écrivain qui fait tenir l'essentiel dans une parenthèse. Là, on est touché.

On a beaucoup parlé du roman *Danseur* du romancier irlandais (vivant aux États-Unis) Colum McCann. Ce roman n'a pourtant pas la même densité que ses livres précédents, qui sont, par ailleurs, beaucoup moins spectaculaires. Au lecteur d'en juger en lisant le recueil *Ailleurs, en ce pays* («10/18»). Les trois nouvelles qui le composent sont comme une tache jaune qui éclabousse un ciel d'acier, celui de l'Irlande déchirée où il suffirait de peu pour que tout explose... Le regard de MacCann ne revendique



Suzanne Jacob

rien. Son style ne tolère aucun artifice; chaque phrase, toujours, vise l'essentiel. A découvrir.

«Je sors ces fragments des marges de ma mémoire», écrit J.-B. Pontalis dans *En marge des jours* («Folio»). Les pensées de l'auteur amènent souvent le lecteur à suspendre sa lecture, le temps de cogiter une phrase, une idée. Ces marges, habitées par la remémoration de propos de patients, de questions soulevées par la pratique de la psychanalyse et par des rêves qui demeurent suspendus, peuvent servir de haltes apaisantes. Très apprécié.

## Polars et romans noirs

Alexander McCall Smith réserve une belle surprise au lecteur avec sa série très populaire (deux millions d'exemplaires dans le monde) mettant en vedette la détective Mma Ramotswe. Deux titres (à lire dans l'ordre qui suit) sont disponibles dans la collection «10/18»: *Mma Ramotswe détective* et *Les Larmes de la girafe*. Mma a eu une enfance difficile, mais pas tragique. Sa vie amoureuse a connu un gros ratage dont elle se remet en ouvrant une agence de détectives au féminin à Gabarone, capitale du Botswana. Alexander McCall Smith a vécu dans ce pays quelques années. On sent qu'il a observé ses habitants avec acuité, mélangeant habilement dans ses romans descriptions de mœurs et suspenses. Il réussit à faire vivre pleinement son héroïne. Mieux: il donne envie au lecteur de s'asseoir avec Mma, le temps de boire un bon thé rouge et de regarder le temps filer dans les rues de Gabarone, au Botswana.

Pour qui aime Venise et les polars classiques, le coffret regroupant trois romans de Donna Leon («Points») (*Entre deux eaux*, *No-blesse oblige* et *Péchés mortels*) constitue une valeur sûre. Cette Américaine installée à Venise a créé un personnage d'inspecteur

qui surprend parce qu'on le rencontre plus rarement dans les romans de ce genre. Marié, père et heureux en ménage, le commissaire Brunetti enquête scrupuleusement par tous les temps, dans les rues de Venise, et le lecteur le suit, ravi. C'est peu de frais pour un tel dépaysement, non?

Linconditionnel plongera tête première dans *American Death Trip* («Rivages/Noir»), second volet de la trilogie *Underworld USA* de James Ellroy. L'auteur mêle la réalité des années soixante, dominée par l'assassinat de Kennedy, à la fiction. Dès les premières pages, le style de James Ellroy opère: la nuit ne sera pas assez longue pour venir à bout de ces 952 pages. A retenir aussi, *La Cavalerie des idées* (Actes Sud, «Babel») de l'écrivain espagnol José Carlos Somoza. Ce roman devrait plaire au lecteur féru de philosophie et de polar, et captivera quoiqu'exerce le métier de traducteur. Les fréquents renvois en bas de page (pour fin de traduction) étourdissent un peu, sans toutefois freiner la lecture. Erudit.

## Essais

L'essai de Serge Tisseron *Enfants sous influence. Les écrans rendent-ils les jeunes violents?* («10/18») fait écho au questionnement de plusieurs parents. Doit-on interdire ces images agressives aux enfants? L'auteur n'opte pas pour cette solution. Il explique plutôt en quoi éducateurs et parents doivent apprendre aux enfants à décoder les images et discuter avec eux au lieu de les laisser seuls devant un écran explosif.

Que penser du pâté chinois et de la pelouse? Des experts et du *scotch tape*? Bernard Arcand et Serge Bouchard rassemblent dans *Les Meilleurs Lieux communs, peut-être* («Boréal compact») le meilleur (peut-être) de ce qu'ils ont lu pendant des années à la radio avant

d'être l'objet, eux aussi, de coupures. Leur livre ravigote en grand, comme on dit chez nous.

## Exotisme

Le narrateur du roman *Un père obéissant* («Petite bibliothèque», Éditions L'Olivier) consent à toutes les bassesses pour sauver sa peau sans se faire aucune illusion sur sa personne. Sa vie chavire à la suite de l'assassinat de Rajiv Gandhi. Akhil Sharma a quitté l'Inde à huit ans et vit maintenant aux États-Unis. Ce premier roman refuse toute idéalisation du pays perdu; il trace le portrait de l'Inde des années 90, marquée par la corruption, et fait entendre la voix d'un homme conscient de sa déchéance. Prenant.

Un peintre se souvient de son enfance, illuminée par l'amour qu'il portait à Djamilia, l'épouse de son frère aîné. Il se souvient d'elle, fuyant avec son amant, en regardant une petite toile où il les imagine marcher «dans la steppe, par tout le Kazakhstan jusqu'à l'Altaï et la Sibérie». Djamilia («Folio»), de l'écrivain kirghiz Tchinghiz Aïmatov, est un récit porté par une langue d'une singulière beauté. On peut l'offrir accompagné d'une autre histoire d'amour, en Chine cette fois, à la fin de la dynastie Ming. Dans *L'éternité n'est pas de trop* («Le livre de poche»), un homme quitte son monastère pour retrouver une femme aimée. L'écriture évocatrice de François Cheng crée l'impression de partager la traversée initiatique d'un homme.

## Bas de Noël

Petits et forts jolis, ils s'offrent gracieusement... *Des mots à la bouche* («Folio»), présenté comme des festins littéraires, réunit de courts textes de plusieurs auteurs. Parmi eux: Philippe Delerm, Karen Blixen et Frances Mayes. A offrir aussi, *Rashômon et autres contes* («Folio») de Ryunosuke Akutagawa, un auteur japonais important. Fort à propos: une analyse du déclin des systèmes religieux dans un texte inédit de George Steiner: *Nostalgie de l'absolu* («10/18»). Et enfin, *De la constance du sage* («Folio») de Sénèque, tout indiqué pour ceux qui aiment prendre de bonnes résolutions...



Jean Pierre Girard

## Mémoire juive

GUYLAINE MASSOUTRE

S'il faut lire *Un amour sans résistance* de Gilles Rozier comme un roman à thèse, ce à quoi incline le schématisme des situations, il est plutôt discutable. S'il faut le prendre comme une aventure édifiante, il est difficilement crédible. S'il faut y voir l'expression un peu grinçante et contournée d'un univers masculin, alors ce roman sur la clandestinité et les rapports de force grandissant à l'ombre fait son chemin.

A quoi tient le fil qui mène au bout du livre? A une réflexion sur le va-et-vient entre inconscience et compromission, deux positions qui trouvent une lecture toujours revue dans la querelle idéologique qui a pour cadre la résistance et la collaboration en France sous le nazisme. On sent ici le prétexte à ouvrir un dossier plus actuel.

Rozier, né en 1963 et responsable de la Maison de la culture yiddish à Paris, a voulu faire d'une pierre deux coups: raviver la peinture douloureuse d'une France passive et molle sous l'occupation, voire franchement collabo, et faire une apologie de la culture yiddish, qui comptait de bons lecteurs parmi les gens simples et d'excellentes traductions de la littérature universelle. Ici, il est question de Heine dans les langues comparées que sont l'allemand, le yiddish et celle qui les évoque nécessairement, la française.

*Un amour sans résistance* crée un malaise, qui tient à une ambiguïté se rapportant au narrateur, qu'on ne vous dévoilera pas ici. Certaines pages assez torrides, quoique sans grande nouveauté, font céder certains verrous. Toutefois, impossible de passer par-dessus maintes invraisemblances, qui relèvent davantage d'un scénario de cinéma d'action que de l'histoire. Une telle fiction simpliste, qui utilise le manichéisme, laissera sceptique tout en éveillant le sens critique. A cet égard, le sadomasochisme des relations de guerre, banalisé dans l'inconscient contemporain, interroge notre normalité, prompt à accepter tout raisonnement de victimisation, les désirs les plus retors qui se réclament de la liberté individuelle et l'expression fantasmée dans le roman des expériences et tentations.

L'ambiguïté est mise au jour. A côté d'un réquisitoire latent, mais posé avec frilosité, à propos du lien social, se dessine l'autre piste, celle des langues. Par là, une stratégie identitaire de distinction fait valoir une appartenance silencieuse. Quant à cette culture yiddish, méconnue, le roman donne l'envie d'en savoir davantage.

UN AMOUR  
SANS RÉSISTANCE  
Gilles Rozier  
Denoël  
Paris, 2003, 162 pages

ESSAI

## Les enfants de Chateaubriand

ULYSSE BERGERON

13 janvier 1898. Zola signe dans le quotidien *L'Aurore* une vibrante lettre ouverte au président de la République en faveur d'Alfred Dreyfus, officier juif condamné à tort par le tribunal militaire français. Le jour même de la publication de son «*jacuse*...», la Chambre des députés vote expressément de poursuivre l'écrivain en justice.

Le ministre Billot, directement interpellé par les accusations de Zola («*J'accuse le général Billot d'avoir eu entre les mains les preuves certaines de l'innocence de Dreyfus et de les avoir étouffées*»), dépose une plainte en bonne et due forme contre le romancier. Condamné à un an de prison et radié de la Légion d'honneur, l'auteur des *Rougon-Macquart* devra s'exiler en Angleterre. De là, il confiera à sa malheureuse, Jeanne Rozerot: «*Je ne valais que par ma plume, et c'est ma plume seule qui a combattu*».

La brève campagne du naturaliste et le prix qu'il paya pour son incursion dans ce débat politique lui firent rejoindre les Chateaubriand, Lamartine et Hugo: il devint à son tour le symbole d'un écrivain engagé, celui qui met en jeu sa notoriété pour ce qu'il juge juste et véridique, celui qui, comme le définit le journaliste américain Herbert Lotman, «*s'appuyant sur une œuvre déjà conséquente, a placé son nom, respecté et admiré, au service d'une*

cause. La réputation précède l'engagement et lui confère du poids».

Lotman, on l'aura compris, présente quelques auteurs qui marquent la littérature française autant qu'ils influencèrent et alimentèrent les débats de société. Son ouvrage est sans contredit une excellente introduction à ces polémistes flamboyants. Toutefois, le biographe de Camus et de Colette concentre cette fois ses recherches sur les écrivains du XIX<sup>e</sup> siècle et du début du XX<sup>e</sup>. Ainsi, aucune trace notamment de Sartre et de Camus.

L'ouvrage expose bien les ambitions des grandes figures du panthéon de la littérature française. On y découvre entre autres un Victor Hugo austère et fier de ses privilèges, qui, dès l'âge de 14 ans, confie qu'il souhaite être «*Chateaubriand ou rien*»; aussi, un Lamartine qui avoue: «*J'étais né pour un autre rôle que celui de poète fugitif* [...] il y avait dans ma nature plus de l'homme d'État et de l'orateur politique que du chanteur contemplatif de mes impressions de vingt ans».

L'ÉCRIVAIN ENGAGÉ  
ET SES AMBIVALENCES  
DE CHATEAUBRIAND  
À MALRAUX  
Herbert Lotman  
Éditions Odile Jacob  
Paris, 2003, 289 pages

Normand Provencher  
**Dieu!**  
Réponse à  
Albert Jacquard  
NOVALIS  
134 pages — 14,95 \$

DIEU EST-IL SCIENTIFIQUE ?  
«Un théologien québécois, Normand Provencher, tient tête avec brio à Albert Jacquard.»  
Louis Cornélius, *Le Devoir*

NOVALIS  
En vente chez votre librairie

NATHAN  
**L'HIVER**  
Texte, dessins, aquarelles et photographies de  
BERNARD CLAVEL  
NATHAN

L'HIVER par BERNARD CLAVEL  
Un texte sensible et émouvant de Bernard Clavel, des photographies, dessins et aquarelles de l'auteur, réunis pour la première fois.  
59,95 \$

Olivieri  
librairie • bistro

**NOËL**  
CHEZ OLIVIERI  
CHOIX EXCEPTIONNEL  
DE LIVRES-CADEAUX

5219, Côte-des-Neiges  
Montréal, Qc H3T 1Y1  
Tél. : 514-739-3639  
Métro Côte-des-Neiges  
service@librairieolivieri.com

L'optimisme rend malheureux  
l'Inconvénient no 15



Les joies du pessimisme

www.inconvénient.ca

# ESSAIS

## Encore Lionel Groulx?

**V**eut-on en finir avec la figure de Lionel Groulx — elle serait dépassée, elle incarnerait un Québec qui n'est plus et ne doit plus être — qu'elle revient, semble-t-il, avec d'autant plus de force. Cette année seulement, le célèbre petit chanoine a suscité la publication de deux œuvres importantes: *Les Deux Chanoines - Contradiction et ambivalence dans la pensée de Lionel Groulx*, de Gérard Bouchard, et *La Pensée nationaliste de Lionel Groulx*, de Frédéric Boily. Il y a quelques mois paraissait aussi l'imposant troisième tome de l'édition critique de sa correspondance.

«*Mais pourquoi, diantre, se demande donc Marie-Pier Luneau, consacrer encore un livre à Lionel Groulx, cet écrivain à teneur hautement explosive qui demande à être manipulé avec soin, tant est récupérée la moindre allusion à son sujet? Pourquoi s'attarder en effet à un auteur dont on semble douter de plus en plus, surtout depuis les derniers débats, qu'il ait laissé une œuvre de quelque valeur? Pourquoi traiter de Lionel Groulx, au début du XXI<sup>e</sup> siècle, si ce n'est pour polémiquer?*»

Maintes réponses, bien sûr, pourraient être apportées à ces questions qui, de toute évidence, en tarabustent encore plusieurs. L'œuvre, d'abord, est, au moins d'un point de vue quantitatif, massive. Elle a de plus remporté un important succès, au point de faire de Groulx «*un des premiers auteurs de best-sellers au Québec*». L'homme, quant à lui, fascine. À la fois prêtre et franc-tireur, ce qui n'a jamais été très fréquent, il s'est imposé comme l'un des plus ardents défenseurs d'un peuple opprimé qui en avait bien besoin. Enfin, et surtout peut-être, le caractère limite de sa personnalité et de son œuvre, phénomène assez rare dans les annales littéraires du Québec, titille la curiosité polémique.

S'il aborde au passage toutes ces facettes déjà connues de l'œuvre et du personnage, l'essai de Marie-Pier Luneau intitulé *Lionel Groulx - Le mythe du berger* propose toutefois un point de vue original, emprunté à la sociologie de la littérature et aux thèses d'Alain Viala, en analysant les «*stratégies d'écrivain*» déployées par Groulx aux diverses époques de sa vie.

«*Deux modèles particuliers, écrit Marie-Pier Luneau, se transposent avec pertinence dans le contexte littéraire québécois du XX<sup>e</sup> siècle: la stratégie de la réussite et la stratégie du succès.*» À la première de ces approches, fondée sur des gains symboliques patiemment accumulés et déterminée en fonction d'un public restreint composé de «*puissants*», Groulx a presque toujours préféré la seconde, celle du succès, en quête de gains rapides obtenus auprès du grand public.

Le mythe du berger qui accompagne son œuvre n'est pas étranger à cette stratégie d'écrivain: c'est l'adhésion des «*petits*», des jeunes, du peuple, que recherche l'homme du succès, au mépris, au moins affiché, des institutions et des puissants. Et pour y parvenir, il doit, aidé en cela par les autres agents du champ, se construire une image conforme à ses ambitions.

Le cas de Groulx tel qu'étudié par Marie-Pier Luneau est une fois de plus fascinant. Construite autour du « *rôle de bergers*», un chapeau que lui aurait fait porter «*malgré lui*» la Providence, le peuple et les «*mauvais conseils*» des «*bons amis*», la figure mythique groulxien-



Louis Cornélius

ne cache cependant l'activisme stratégique intense de l'auteur tout au long de sa vie.

L'image du «*berger malgré lui*» participe donc du mythe que Groulx a lui-même contribué à construire en usant de multiples stratégies (utilisation abondante de pseudonymes et interventions incessantes, quoique déniées, auprès de professeurs, d'éditeurs, de critiques et de journalistes pour faire mousser son œuvre), une trajectoire volontaire qui, quoique satisfaite, n'exclut pas la frustration: «*La dualité est manifeste: il y a chez Groulx une irritation face aux attentes de son entourage et, paradoxalement, une incapacité à renoncer à cette route du berger qu'il a pavée lui-même, une incapacité à dire non aux quémandeurs.*»

Ces derniers, toutefois, se feront de plus en plus rares dans le Québec d'après-guerre en voie de modernisation accélérée: «*Qu'il n'est plus le chef, qu'il l'a été trop longtemps, on se fait fort de lui cracher en pleine figure et de plus en plus, surtout pendant les années soixante. Jacques Ferron affirme qu'il aurait dû mourir vingt ans plus tôt.*»

Son mythe, malgré tout, la preuve en a été faite depuis, survivra. La stratégie du succès empruntée par le chanoine, fût-ce souvent inconsciemment, aura donné ses fruits. Marie-Pier Luneau, dont le bel ouvrage a le mérite de reconstituer tout le riche parcours de Groulx à partir d'un angle inédit, a donc raison de conclure sur ce constat: «*Il n'est pas exagéré de dire que si on lit Groulx aujourd'hui encore, si on en parle encore aussi abondamment, c'est grâce à Groulx. Dans son parcours, tout passe par lui. En ce sens, l'image du self-made-man n'est pas fortuite. C'est dire toute l'importance de faire une place, dans les études littéraires, à l'étude des stratégies d'écrivains.*» Non, la figure de l'auteur n'est pas morte, et celle de Groulx non plus.

### À la défense de Groulx

Comment défendre, pourtant, le «*monstre de contradictions*», dont «*l'œuvre doit se lire sous le thème de l'échec*», disséqué et reconstruit par Gérard Bouchard? Dans un dossier intitulé «*Lire Lionel Groulx*» que présente la persévérante revue *L'Action nationale* (octobre 2003), le sociologue Joseph-Yvon Thériault conteste la méthode bouchardienne. Elle négligerait, selon lui, de replacer l'œuvre de Groulx «*dans une tradition, un contexte intellectuel et politique*», et manqueraient de l'inscrire «*dans une intention*».

Le cœur de la critique de Thériault, qui résume et



Lionel Groulx en 1937.

PHOTO LAROSE: FONDS LIONEL-GROULX

justifie le malaise ressenti par plusieurs à la lecture du livre de Bouchard, mérite d'être cité parce qu'il exprime un point de vue méthodologique qui pourrait aussi être utile en d'autres circonstances: «*Aucune œuvre, il me semble, même celle du plus grand des philosophes analytiques, ne sortirait cohérente de sa mise en pièces et de la confrontation des fragments qui surgissent d'un tel procédé. Pour comprendre la démarche d'un auteur, ne faut-il pas postuler une certaine cohérence qui, au-delà de ses contradictions, fait d'énoncés divers une œuvre? [...] C'est pourquoi l'argumentation de Bouchard ne convainc pas, elle ne repose pas sur la pensée de Groulx mais sur un Groulx mis en pièces. On apprend beaucoup dans ce livre sur l'existence de différents Groulx; Groulx l'auteur y est absent.*»

Rhéaume et de Lucia Ferretti complètent cet intéressant dossier.

[louiscornelius@parroinfo.net](mailto:louiscornelius@parroinfo.net)

**LIONEL GROULX**  
LE MYTHE DU BERGER  
Marie-Pier Luneau  
Leméac  
Montréal, 2003, 232 pages

«**LIRE LIONEL GROULX**»  
L'Action nationale  
Octobre 2003, pages 45 à 119

## le Parchemin vous suggère pour Noël...

**Certificat-cadeau**  
le cadeau idéal puisqu'il laisse le choix...

**975 \$**  
Maud la Taupe  
Le gâteau de Minnie l'Abouli

**43 95**  
À LA CROISÉE DES MONDES  
3 Volumes  
Philip Pullman  
Collection folio Junior

**15 95 \$**  
Le Livre des Croixes  
Le Livre des Croixes II  
Le Livre des Croixes III

**24 95**  
Quatre filles et un jean  
QUATRES FILLES ET UN JEAN  
QUATRES FILLES ET UN JEAN, LE DEUXIÈME ÉTÉ  
Un roman drôle, sensible et intelligent.

**27 95**  
Le complexe de Di  
Par l'auteur de Balzac et la petite tailleurse chinoise.

**49 95**  
JEAN COCTEAU  
Créateur hors pair, brillant comme une lame.

**17 95**  
PAROLES DE FEMMES  
Anne-Marie Villeneuve

**27 95**  
L'ENCYCLOPÉDIE VISUELLE DES ALIMENTS  
Essentielle!

**14 95**  
ADIEU, BETTY CROCKER  
François Gravel

**26 95**  
LE ROMAN DE JULIE PAPINEAU  
2 tomes  
Micheline Lachance

**39 95**  
LE GRAND DRUIDE DES SYNONYMES  
SYNONYMES

**44 95**  
LE NOUVEAU DICTIONNAIRE VISUEL FRANÇAIS / ANGLAIS  
Nouvelle édition

**39 95**  
LE MULTI DICTIONNAIRE DE LA LANGUE FRANÇAISE  
Nouvelle édition  
Une refonte majeure

**le Parchemin**  
Métro Berri-UQAM, 505 Sainte-Catherine Est, Montréal (514) 845-5243 [librairie@parchemin.ca](mailto:librairie@parchemin.ca)  
Librairie agréée par le Ministère de la Culture et des Communications du Québec

## L'islam en observation

ULYSSE BERGERON

«*J'ai porté dix ans le voile. C'était le voile ou la mort. Je sais de quoi je parle.*» Chahdort Djavann, écrivaine française d'origine iranienne, part en croisade contre le port de ce qu'elle définit clairement comme «*l'étoile jaune de la condition féminine*». Bas les voiles! est, en fait, un texte acide et lapidaire de 45 pages qui frappe et dénigre avec une véhémence poignante l'islam et tout ce qui en découle.

L'écrivaine dénonce dans un rythme essoufflant l'humiliation subie par les femmes voilées: «*Les corps féminins, humiliés, coupables, source d'inquiétudes, angoissants, menaçants, sales, impurs, source de malaise et de péché, ces objets malsains, convoités, désirés et interdits, dissimulés et exposés, enfermés, violents, circulent autour des hommes, comme des ombres. Le corps féminin est un objet sexuel qu'on cache, qu'on dénigre, un peu comme un accessoire sexuel qu'on aurait honte d'utiliser.*»

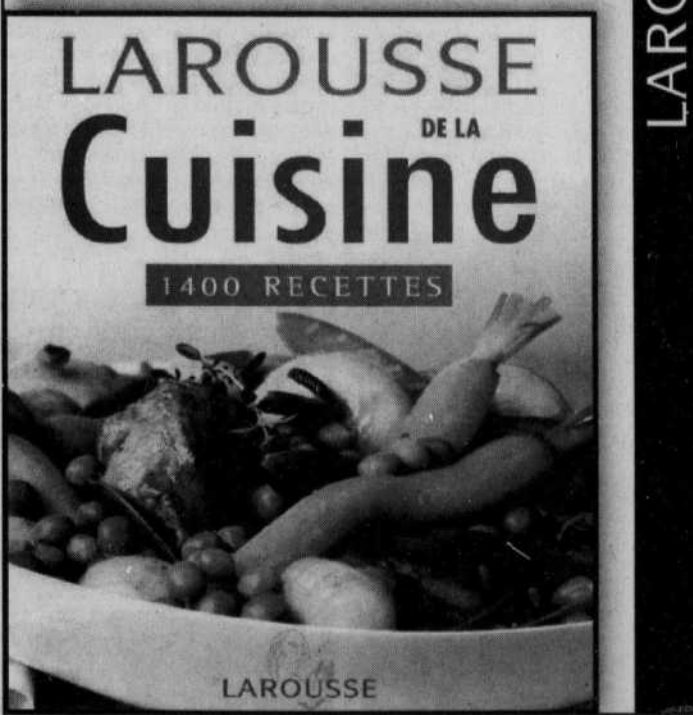
Elle cloue à tour de rôle au pilori les femmes (à qui il incombe «*d'affirmer qu'elles n'ont plus à marchander les conditions de leur existence*»), les directions d'école (qui devraient interdire le port du voile à l'intérieur de leurs établissements «*au nom des droits de l'homme, et au nom de la protection des mineures*»), et les intellectuels (qui ne cessent «*de paver de bonnes intentions l'enfer des autres, prêts à tout pour avoir leur nom en bas d'un article de journal*»).

Si Djavann n'hésite pas à attaquer la religion de Mahomet, Christian Delacampagne de la Johns Hopkins University, tente pour sa part de comprendre celle-ci afin d'expliquer le conflit qui l'oppose à l'Occident. Les questions qu'il suscite sont intéressantes, mais les réponses qu'il propose restent vagues et imprécises. On ne peut que souligner les propos qu'il tient dans sa préface: «*Je ne suis spécialiste ni de la religion (en général), ni de l'islam (en particulier), ni du monde arabe (dont je ne parle pas la langue). Je ne suis pas davantage spécialiste en géopolitique ni en relations internationales.*»

**BAS LES VOILES!**  
Chahdort Djavann  
Gallimard  
Paris, 2003, 47 pages

**ISLAM ET OCCIDENT: LES RAISONS D'UN CONFLIT**  
Christian Delacampagne  
Presses universitaires de France  
Paris, 2003, 155 pages

LAROUSSE DE LA CUISINE  
1400 RECETTES ET TOUTE LA CUISINE DE A À Z  
Des textes clairs et savoureux, 1000 photos superbes: pour que la cuisine soit toujours un plaisir!  
74,95 \$



**Petit Bob 2**  
Robert Brisebois  
Anthologie de répliques inattendues, parfois gaillardes, toujours percutantes.



**Stanké**  
QUEBECOR MEDIA



ESSAIS

# Howard Zinn reçoit le Prix des Amis du Monde diplomatique

AGENCE FRANCE-PRESSE

L'association des Amis du Monde diplomatique a remis le 1<sup>er</sup> décembre à Paris son prix littéraire 2003 à l'Américain Howard Zinn, pour son livre intitulé *Une histoire populaire des États-Unis de 1492 à nos jours* (Lux Éditeur/Agone), qui dénonce les «omissions» de l'histoire officielle de l'Amérique.

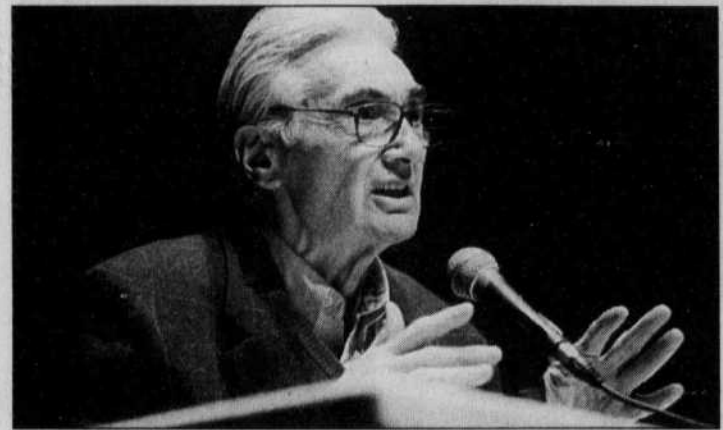
Dans ce livre, qui a été vendu à un million d'exemplaires aux États-Unis, Howard Zinn confronte la version officielle de l'histoire des États-Unis (de Christophe Colomb à George W. Bush) aux témoignages d'Indiens, d'esclaves en fuite, d'ouvriers du textile, de syndicalistes, de soldats déserteurs ou

de GI de la guerre du Vietnam.

Lors de la remise du prix, Howard Zinn a estimé que les cours d'histoire américaine «omettaient des éléments cruciaux de l'histoire» du pays, qui «nous induisent en erreur à propos du présent». Il a également dénoncé l'idée «omniprésente de l'intérêt national» dans la politique américaine et les «mensonges» de l'administration Bush à propos de l'intervention en Irak.

Né en 1922, Howard Zinn a enseigné l'histoire et les sciences politiques à l'université de Boston, où il est professeur émérite.

Le prix de l'association des Amis du Monde diplomatique, créé il y a deux ans, est décerné par un jury de lecteurs du journal.



Né en 1922, l'historien Howard Zinn est professeur émérite à l'université de Boston.

Chez les esprits progressistes, on aime les résistants en général. Mais que, par un soudain virage de l'histoire, ils se retrouvent au pouvoir et deviennent, par exemple, un Jean-Paul II, un Lula ou un Vaclav Havel, alors le regard change. Lech Walesa nous faisait tripper en syndicaliste épris de liberté, bête noire du Kremlin. Elu président de son pays, il redevint le gros paysan moustachu, catholique et traditionaliste qu'il n'avait jamais cessé d'être.

De héros du goulag à gros plouc réactionnaire, il n'y a qu'un pas: voir la trajectoire de Soljenitsyne. De même avec Havel, le président-écrivain, champion de la révolution de Velours qui, en 1990, lui permit d'accéder aux fonctions suprêmes de l'État tchécoslovaque. Voilà un homme imbu d'une haute conception de sa mission, pour qui la politique ne peut être qu'une morale dont le but ultime est la recherche du bien commun, un humaniste, en somme, qui prône une «civilisation multiculturelle et bipolaire», et qui, sur un simple signe de Donald Rumsfeld, donne son appui à la croisade américaine en Irak!

Contradiction? D'abord, il est normal que les mérites de la démocratie, version *pax americana*, paraissent un peu plus reluisants vus d'un pays qui vient de passer un demi-siècle sous la botte d'une dictature totalitaire. Et aussi que la question des droits de l'homme soit au centre des préoccupations d'un homme qui a lui-même payé de sa personne dans les geôles du régime. N'empêche, l'agacement que cette prise de position avait suscité vient nous rappeler que l'opposition à la guerre de ce printemps fut pour beaucoup un dilemme moral: Saddam, après tout, n'était-il pas un monstre et un psychopathe, comme son héros Staline? Au-delà du pétrole et des mensonges, la fin du supplice, pour des centaines de milliers de victimes passées et à venir, n'allait-elle pas justifier les moyens? Qui sait aussi si Havel ne s'est pas alors rappelé que son pays ne devait rien attendre des pacifistes occidentaux, ceux-ci l'ayant livré pieds et poings liés à l'Allemagne nazie en 1938.

Le livre de Geneviève Even-Granboulan, préfacé par Paul Ricœur, ne propose pas une biographie au sens propre; plutôt un ample portrait permettant de saisir l'écrivain dissident dans ses dimensions intellectuelles, historiques et philosophiques. On est ici à l'opposé de ces biographies au style vivant, «à l'américaine». Le style pourra d'ailleurs, à l'occa-

# Du cachot au Château



Louis Hamelin

À travers la personnalité et l'œuvre de Vaclav Havel, c'est à un passionnant survol du vingtième siècle et de sa longue parenthèse communiste que nous sommes conviés

tion, en paraître aride, l'écriture un peu appliquée, donnant l'impression d'une thèse de doctorat remaniée. Et l'auteur ne résiste pas toujours à la tentation de nous dire ce qu'il faut penser de son sujet, bien assez admirable en soi. Mais il serait dommage de s'arrêter à ces seuls aspects, car à travers la personnalité et l'œuvre de Vaclav Havel, c'est à un passionnant survol du vingtième siècle et de sa longue parenthèse communiste que nous sommes conviés, en même temps qu'à un examen approfondi des thèmes de l'idéologie et de l'engagement.

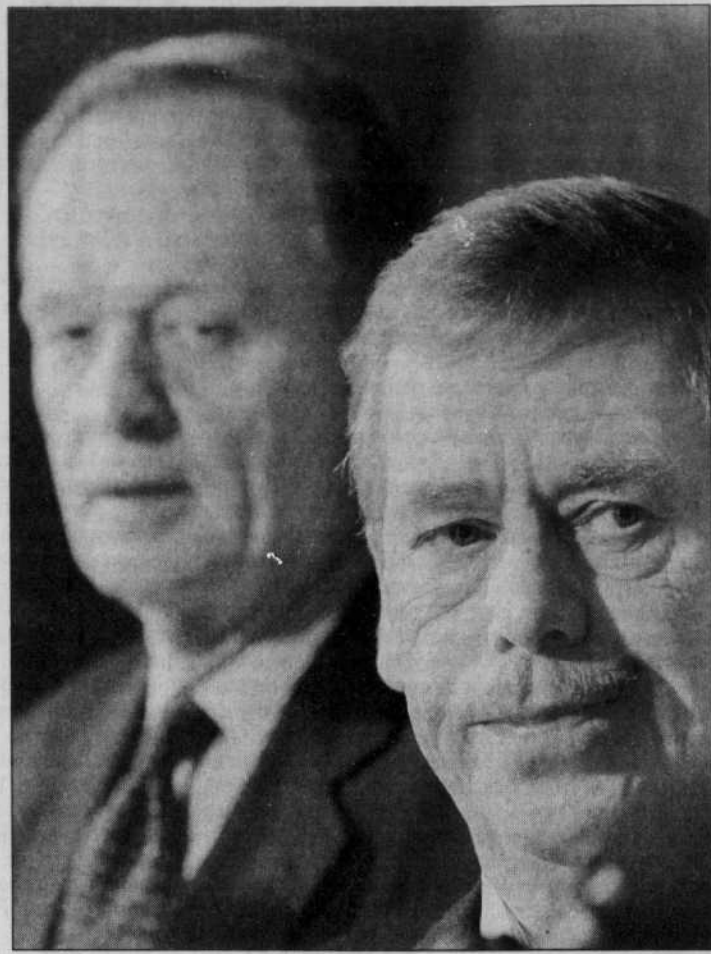
### Un terrain de réflexion

La Tchécoslovaquie, petite nation longtemps ballottée entre les appétits des grands empires (austro-hongrois, allemand, soviétique), semble offrir un terrain naturel à la réflexion philo-

sophique. De Jan Hus, le grand réformateur brûlé comme hérétique, à Jan Patocka, philosophe et maître à penser de Havel qui décédera, en 1977, des suites d'un interminable interrogatoire aux mains de la police secrète tchèque, en passant par Comenius, Thomas Mazaryk (autre président moraliste) et Franz Kafka, l'histoire de ce pays ressemble à une suite d'élan de la pensée, destinés à s'opposer aux formes en constante mutation du pouvoir totalitaire.

En 1968, lorsque les chars soviétiques entrent à Prague pour normaliser le pays, Milan Kundera et Vaclav Havel incarneront deux attitudes possibles de l'écrivain devant le Pouvoir. Pour le premier, qui choisit l'exil, «il n'y a de bonne littérature qu'autonome par rapport à tout engagement, à tout message»; Havel croit que «la littérature est d'emblée politique». Il restera, et résistera de l'intérieur. Even-Granboulan, quant à elle, s'efforce de résoudre l'opposition en affirmant que ce qui compte, c'est que l'art «vise le vrai», raison pour laquelle, politique ou pas, il risque la persécution en régime totalitaire.

En 1977, Havel signe, avec Jan Patocka et d'autres, la Charte 77 qui réclame l'application des ac-



JIM YOUNG REUTERS

Lorsque Vaclav Havel fut pressenti comme président de l'État tchécoslovaque, l'écrivain trouva d'abord l'idée «absurde». Mais sommes-nous donc moins «absurdes» d'élire des Chrétien et des Charest?

cords de Helsinki où l'Union soviétique et ses alliés s'étaient engagés à respecter les droits de l'homme. Arrestation immédiate. Une fois libéré, Havel devra s'habituer à vivre avec un policier en civil assurant la permanence dans le couloir d'accès de son appartement (ce qui rappelle le début d'un certain roman tchèque...), sans parler des micros plantés dans sa chambre à coucher comme s'il était un vulgaire séparatiste québécois. Plus tard, on lui fait un procès. Condamné à quatre années de réclusion, il survivra grâce à l'écriture («l'individu en prison vit une situation où les mots retrouvent tout leur poids») et verra sa peine quelque peu écourtée par une pleurésie quasi fatale.

«La prison, écrit Havel, est un laboratoire de futurologie.» Il y a vu, en effet, «une sorte de microcosme qui anticipe la société globale». Et d'après lui, on aurait tort de croire que l'expérience totalitaire, et surtout «post-totalitaire» (où le régime n'a plus besoin d'éliminer les opposants, où la peur est plus diffuse, et où l'oppression passe par le contrôle et la manipulation du langage), ne contient aucun enseignement qui serait applicable à nos sociétés démocratiques. «Le danger totalitaire guette aussi les démocraties occidentales [...]. L'individu de la société de consommation répugne

à sacrifier ses acquis matériels au nom de sa propre intégrité spirituelle et morale [...]. Ne sommes-nous pas en réalité, conclut-il, une espèce de memento pour l'Occident, lui dévoilant sa tendance latente.» Havel va encore plus loin: «d'une certaine façon, le totalitarisme est l'aboutissement de l'histoire occidentale».

Quand il est pressenti pour la présidence (qu'il quittera en février 2003), Havel trouve d'abord l'idée «absurde». Toujours l'ombre de Kafka... Mais sommes-nous donc moins «absurdes» d'élire des Chrétien et des Charest? Où sont, sur nos bulletins de vote, les noms de ceux qui croient que «la vie spirituelle de toute nation est à vrai dire une lutte contre la débâcle morale». A ce moment-ci, sommes-nous prêts?

Tant pis pour nous. Car, pour Vaclav Havel, avec la démocratie et les droits de l'homme, les humains qui participent de cette civilisation sont tenus d'accepter «un code fondamental de coexistence mutuelle durable» qui ne saurait «en aucun cas être imposé du dehors». En Irak non plus, monsieur le président?

**VACLAV HAVEL, PRÉSIDENT PHILOSOPHE**  
Geneviève Even-Granboulan  
Éditions de l'Aube  
Paris, 2003, 350 pages

# Un roman noir

Dans *Meurs, mon amour, meurs*, avec son humour grinçant,

l'auteur et « franc-tireur » Benoit Dutrizac tire à bout portant sur la bêtise sociale et politique.



« Avec *Meurs, mon amour, meurs*, une fiction noire, dont l'action se situe à Montréal, il [Benoit Dutrizac] vient de signer un pamphlet parfois virulent contre le laisser-aller de la société québécoise contemporaine » Yves Bergeras, *Le Droit*

*Meurs, mon amour, meurs*  
de Benoit Dutrizac

EN VENTE PARTOUT



Libre Expression  
QUEBECOR MEDIA

L'amour est un cargo sans pilote

P.J. Poirier est un ingénieur ingénieur qui ne veut pas ingénieur. Il préfère écrire... Il a bien raison.

Stanké  
QUEBECOR MEDIA

NOUVELLE ENCYCLOPÉDIE  
**MILLENIUM**

L'ODYSSÉE DU SAVOIR  
NATHAN

MILLENIUM\_L'ODYSSÉE DU SAVOIR  
Un ouvrage-clé pour enrichir ses connaissances et approfondir ses recherches. Plus de 1 000 pages pour s'émerveiller, découvrir et comprendre le monde.  
79,95 \$

Le premier recueil de caricatures de Garnotte : une pièce de collection !

À travers 120 pages et plus de 150 caricatures politiques, revivez l'actualité de 2003 au Québec et dans le monde. Des dessins éditoriaux surprenants, biaisés, exagérés, tordus, injustes, vengeurs, indignés... mais toujours assaisonnés d'une pointe d'humour !

Les plus meilleures caricatures de Garnotte en 2003  
Éditions du Concassé  
120 pages - illustrées  
17,95 \$  
Distribution : Fides

**LE DEVOIR**



# BLOC-NOTES

## Écrire sous la fatwa

**E**t comment pourrait-on savoir ce que ça suscite, écrire sous une fatwa? On a les pieds bien au chaud dans la ouate et l'esprit tout engourdi. Comme journalistes, on écrit pépère, chez nous. Quand un gars se suicide au bout de notre plume, incapable de vivre en plein cyclone médiatique, on en reste tout baba, faute d'avoir l'habitude des mots qui tuent. Ils sont parfois cruels, les écrits des journalistes, mais ne font pas mourir leurs auteurs pour autant. Scribes pépères, vous dis-je. On n'est ni en Algérie, ni en Birmanie, ni au Rwanda. Plutôt ici, entre nous, trop heureux de rédiger sa petite prose sans revolver pointé sur la tempe.

Les écrivains québécois pondent chez nous des romans, en espérant au pire qu'ils ne seront pas pilonnés trop vite. Alors oui, on ignore vraiment comment vivent ceux dont l'écriture est menacée, ceux dont les mots déchaînent des arrestations, des arrêts de mort. Ailleurs, et dans plusieurs ailleurs au fait, désormais proches de nous tant la planète s'est rétrécie à la vitesse des avions, plusieurs journalistes crévent pour avoir cru à la liberté d'opinion, des romanciers déchaînent la colère folle des mollahs.

Nous n'avons pas fréquenté l'écriture roulette russe, nos mots n'ont pas dégagné les couteaux des autres. À force d'assouplissement, on ignore même le sens du mot courage, qui n'est pas un concept abstrait, plutôt un quotidien placé instant par instant sous le signe du danger, en toute connaissance de cause, malgré la peur au ventre.

S'imaginer un moment dans la peau de ceux qui vivent sous pareilles menaces procure une sorte de frisson. Qui voudrait être à la place de ces écrivains en sursis? Cette semaine, je me suis plongée dans *Vents en rafales*, récit autobiographique de Taslima Nasreen, originaire du Bangladesh. Depuis 1994, cette femme de lettres est l'objet d'une fatwa à la suite d'une interview donnée à un journal de Calcutta où



Odile Tremblay

elle critiquait la misogynie de la loi salique, à la suite aussi de la publication de son roman *La Honte*, jugé obscène et antireligieux.

Montés aux barricades, 200 000 islamistes outrés réclamaient sa pendaison. On imagine leurs cris dans ses oreilles, la clameur qui monte et l'angoisse qui lui répond. Y a-t-il ensemble plus sot, plus redoutable, plus animal qu'une foule intégriste ivre de vengeance? Suivit le procès, la liberté sous caution, la fuite en Occident sous la protection des Nations unies. Elle vit en Suède depuis lors, et ses livres continuent d'attiser la colère des fondamentalistes. La fatwa se renforce, ne désarme pas. Le courage, c'est de persister à écrire. C'est aussi d'être allée rendre clandestinement visite à sa mère mourante à Dacca. Comme l'a fait Taslima Nasreen.

Le dernier récit de l'exilée, *KA*, révélant sa vie de femme au Bangladesh, descriptions sexuelles à l'appui, a été interdit en Inde. Ajoutez que l'écrivain Syed Shamsul Haque, qui s'est reconnu dans un des personnages, la poursuit en diffamation. Les deux premiers tomes de sa trilogie autobiographique, *Mon enfance au féminin* et *Vent en rafales*, sont depuis longtemps bannis des librairies du Bangladesh, de toute façon. Les barbus grouillent partout sur la planète, alors sa

vi, en Suède ou à Berlin, est en perpétuel danger. Une fatwa doit être une épée de Damoclès fort inquiétante à sentir tourner au-dessus de sa tête. Elle a la communauté intellectuelle occidentale de son côté, mais de quel poids pèsent des appuis occidentaux quand chacun de vos pas peut être le dernier, chaque passant croisé un assassin potentiel?

Plus qu'une romancière, Taslima Nasreen est désormais un cas. Une cause. Une femme à abattre ou à défendre. Son œuvre en devient presque accessoire. Est-ce pour cette raison que je n'avais rien lu d'elle jusqu'à maintenant. Taslima Nasreen? Ah oui, la fille sous la fatwa?

Puis j'ai eu un peu honte de l'avoir réduite à une bête de procès. Mais son œuvre? Qu'en est-il de son œuvre, au juste? Suivait la lecture de *Vent en rafales* publié chez Philippe Rey. On se rattrape quand on peut, on tâche d'évaluer l'écrivain à l'aune de ses mots.

Oh! Elle n'a pas le talent littéraire de Salman Rushdie, le frère en fatwa. Mais ses récits, remontant le cours de sa vie, sont animés, bien conduits. Ils passionnent par leurs sujets davantage que pour la profondeur du style. Ça se lit tout seul en fait. Et me voilà happée par la description de son enfance: les coups, les interdits pleurant sur cette étudiante en médecine, fille de médecin qui ne rêve que de se consacrer à la poésie. Foin de liberté pour les filles du Bangladesh! Le cadenas, les chaperons, les coups encore, les hurlements du père. Quant à sa mère, elle était traitée par tous comme une servante, privée de repos, de compassion, de soins médicaux, raillée sans arrêt. Bienheureuse condition féminine! Mettons qu'elle ne proteste pas dans le beurre, Taslima Nasreen. Le cours de sa jeunesse est à lui seul une dénonciation sans appel de ces régimes d'enfer.

«La condition de la femme ne cesse de me faire réfléchir. Je ressens ses malheurs, ses souffrances. Les peines que la vie m'a infligées, ce sont des peines de



© ULLA MONTAN/CORBIS SYGMA

Plus qu'une romancière, Taslima Nasreen est désormais un cas. Une cause. Une femme à abattre ou à défendre.

femme. De milliers d'autres femmes.», écrit-elle. Et on voudrait pouvoir voler à ses côtés afin d'appuyer les victimes d'injustices perpétrées sous le chant lancinant des mosquées. Mais on n'a ni son courage ni son passé — hélas au tant mieux pour nous —, juste le réflexe de lever son petit chapeau devant la jaquette de *Vent en rafales* avec des égards qui glissent sur le papier.

otremblay@ledevoir.com

### BEAUX LIVRES

## Lennon, l'exposition portable

SYLVAIN CORMIER

Voilà un chic livre de table à café conçu expressément pour les fadas de mon espèce. Un livre né d'une exposition présentée au Rock'n'Roll Hall Of Fame And Museum de Cleveland, en Ohio, consacrée à l'œuvre et à la vie de John Lennon. Exposition d'objets, il va sans dire: manuscrits autographes, effets personnels, affiches, etc. L'intérêt ici est qu'il ne s'agit pas simplement du catalogue de l'exposition: c'est l'exposition elle-même. Riche idée, les gens de Chronicle Books (et du Seuil pour la version française) ont littéralement fabriqué une exposition portable en fac-similé. Ce livre rassemble tout un tas d'objets de dimension, facture et texture diverses, insérés dans des pochettes, agences autour d'une bio minimale mais compétente, écrite par le conservateur du musée. Objets qu'on peut tâter, soupeser, déplier au besoin. Livre-gadget? Bien plus. Un recueil de preuves.

Ça tient probablement à ma culture judéo-chrétienne: je suis comme Thomas, il me faut toucher pour croire. Ou, à tout le moins, voir: je garde le plus impérissable souvenir d'une visite aux Archives nationales à Paris à l'été 1979, où l'on exposait, entre autres documents, l'édit de Nantes, le testament de Charlemagne, une lettre du héros de la Résistance Jean Moulin, etc. C'est l'épaisseur de l'encre qui parlait: Charlemagne, Napoléon avaient donc existé pour vrai. Depuis, je collectionne les documents anciens. J'ai chez moi toutes sortes de vieux papiers — des cartes postales de prisonniers de Stalag, par exemple — qui me font sentir physiquement, densément, que les grandes guerres ont eu lieu.

Pareil pour l'histoire du rock. J'ai besoin d'artefacts comme autant de prises à la terre. Ce talon de billet du show de George Harrison au Forum en 1974, par exemple: c'est ma preuve. J'étais là. Parfois, quand je sens que le souvenir s'estompe, je touche le talon et ça y est: j'y suis. J'ai au moins ça, faute d'avoir tout vécu. Bien sûr, je n'ai pas sué au Cavern Club de Liverpool avec les Beatles lors des «lunchtime sessions» en 1961. Pas plus que je n'étais au Ed Sullivan Theater le 14 août 1965, quand les Beatles s'y produisirent pour la quatrième et dernière fois. Et non, je ne suis pas Mal Evans, l'homme à tout faire des Beatles, qui avait le réflexe de ramasser — et conserver — les premiers jets de nouvelles chansons qui traînaient dans le studio 2 d'EMI. Et n'étant pas millionnaire, je ne puis me procurer ces morceaux d'histoire lors-



SOURCE SEUIL

John Lennon

qu'ils sont offerts chez Sotheby's ou Christie's. Ni même visiter les salles de vente.

Alors j'achète les catalogues pour les photos, faute de mieux. Mais là, justement, j'ai mieux. Avec ce livre farci de pochettes-surprises, je touche presque à Lennon. Je feuillette un numéro du *Daily Howl*, cahier d'écolier transformé en véritable «digest» d'humour absurde et de dessins grotesques par un garçonnet très en avant sur son âge. Je tourne et retourne dans ma main la carte d'affaires du groupe The Quarry Men, première incarnation des Beatles: même les coins racornis sont reproduits, recto-verso. Je glisse mon index sur la fibre gaufrée du carton d'invitation à l'exposition de Yoko Ono, qui intriguait tant Lennon en 1966. Jouissons tactile. Émotion du fan. Toute la saveur de l'expérience tient à la qualité des reproductions, plus qu'adéquates pour un livre destiné au grand public: cet art du fac-similé est généralement l'apanage des tirages de luxe, tel la première édition de *Je Me Mine* de George Harrison, recueil de textes paru dans les années 80 chez Genesis.

Qui plus est, on obtient un disque. C'est pas comme si on en manquait, mais bon, c'est toujours bienvenu. Extraits d'interviews de Lennon à la télé (en 1972 au *Mike Douglas Show*) ou à la radio (fascinante séance impromptue avec le DJ Dennis Elsas à WNEW en 1974), bribes de l'ultime conversation enregistrée le jour même de l'assassinat, c'est juste ce qu'il faut pour se rappeler à quel point John Lennon était vif d'esprit, dangereusement drôle et incroyablement transparent. Moi-même, j'avais un peu oublié. Lennon vivant, bien mieux que le Lennon de «légende» annoncé, c'est ce que ramène au présent ce fascinant bouquin pour les yeux, les oreilles et les doigts.

### LENNON LA LÉGENDE

#### IMAGES ET MOTS

James Henke  
Seuil,  
Paris, 2003, 64 pages

### VITRINE DU DISQUE

## Un tel talent, de telles mochetés

### REVIENS

Garou  
Sony

Garou m'est éminemment sympathique. D'ailleurs, il est éminemment sympathique à tout le monde. C'est sa force: quand on le rencontre, il nous sourit, avance la main, on la prend, on lui sourit aussi. Incroyablement engageant, ce Pierre Garou. Engageant et engageant. Enrageant à cause de ses mochetés de disques. Le premier comme ce deuxième: pareillement moches. Pareillement assujettis à la seule loi du succès de masse. Pareillement fabriqués comme on fabrique un Enrique Iglesias ou un Céline, c'est-à-dire en fonction du plus grand nombre et du plus petit dénominateur commun. Disques moches faits pour tourner dans des stations de radio moches à l'intention de gens qui, à force d'écouter les disques moches de stations moches, ne savent plus distinguer ce qui est moche de ce qui ne l'est pas.

Y a qu'à pas écouter ces stations, me direz-vous. Ne pas acheter ces disques. Certes. Céline, m'en fout, surtout depuis qu'elle fait l'Elvis pour son colonel de René à Vegas. Loin des yeux, loin de l'écœurement. Enrique n'existe pas non plus dans mon univers. Mais Garou, j'enrage. Précisément parce que je craque comme tout le monde pour le gars. Le gars, sa poignée de main ferme, cette force tranquille qu'il dégage sur scène. Et puis sa voix: on ne résiste pas à ce Joe Cocker qu'il a dans le gosier. Et puis cette culture musicale qu'il ne peut pas faire semblant de ne pas avoir: quand on parle rhythm'n'blues et musique soul avec lui, on aime les mêmes Wilson Pickett, James Brown, Otis Redding.

On a beau comprendre que Pierre Garou a accepté en signant chez Céline et René (les Productions Feeling) de troquer sa culture pour la leur, on a beau se dire que ce destin dédié au commerce était écrit depuis que Plamondon fit de Garou son Quasimodo, on a beau admettre que le grand p'tit gars de Sherbrooke a ainsi échappé à une vie de chanteur de clubs, c'est enrageant quand même. Un tel talent. De telles mochetés.

Ai-je dit recette? Pensez qu'il y a autour de Garou pour *Reviens* les mêmes quatre types que pour l'album *Une fille et quatre types* de Céline. Jean-Jacques Goldman, Erick Benzi, Jacques Veneruso, Gildas Arzel. Les spécialistes du tube sur mesure en France. Bons pour elle, bons pour lui: logique imparable. Sont tellement forts dans le cousu main qu'ils ont ficelé du faux gospel (*Pendant que mes cheveux poussent*) et du faux country-blues (*Re-*

viens (où te caches-tu?)) pour faire croire à Garou qu'il chante un peu ce qu'il aime vraiment. Est-il dupe?

Remarquez, ce serait un moindre mal s'il n'y avait qu'eux, en plus de Gérard de Palma et quelques amis québécois (Eric Lapointe, Claude Pinault). Ce disque ne serait pas plus mauvais qu'un mauvais Johnny Hallyday. Mais le contrat passé avec le diable exigeait son lot de mégaballades tue-mouches, et Plamondon a fourni comme la fois d'avant son quota de crottin sucré: difficile d'imaginer titres plus télégraphiés, plus passe-partout que *Pour l'amour d'une femme*, *Quand passe la passion*, *Au cœur de la terre*. Garou aime-t-il celles-là aussi? Comment peut-on avoir un jour goûté (*Sittin' On*) *The Dock Of The Bay* et ne plus se nourrir que d'Enfanlac pré-régurgité? Incompréhensible. Derrière le sourire craquant, faut vraiment aimer l'argent.

Sylvain Cormier

### I CANT STOP

Al Green  
Blue Note (EMI)

Voilà le disque que je ferais écouter à Garou. Pour qu'on puisse parler, après. Ce ne serait pas plutôt ça, ton truc? La musique de l'âme, la vraie, celle qui ne se fabrique pas? En vérité, c'est le disque qu'il faudrait faire écouter à tous les chanteurs, chanteuses et musiciens, à commencer par les Afro-Américains. Pour qu'ils comprennent à quel point ils errent depuis les années 70, pour qu'ils constatent ce qu'ils ont perdu d'eux-mêmes. Je l'ai écrit il y a plusieurs années à propos d'un coffret intitulé *Soul Train*: la musique soul a cessé d'exister le jour où la communauté musicale afro-américaine a quitté ses lieux d'enracinement (Chicago, Detroit, Memphis, La Nouvelle-Orléans) pour Los Angeles la sophistiquée. Ou plus précisément, le jour où l'on a troqué la musique captée telle quelle par des musiciens jouant ensemble (aux studios Chess, Muscle Shoals, Stax) pour la musique artificiellement créée dans des studios-labos aux pistes innombrables où l'on peut tout corriger.

On en est venu à croire normal qu'il y ait le hip-hop et ses variantes d'un côté, d'où le chant a été éliminé au profit du seul message, et de l'autre la pop ultra-léchée des TLC, Luther Vandross, Mary J. Blige et assimilés. Et rien d'autre. À peine quelques bluesmans et soulmans vieillissants, qui enregistrent parfois des disques pour leur public de vieux Blancs nostalgiques.

Dont Al Green. L'homme à la voix la plus sensuelle de l'univers. L'homme de *Let's Stay Together*. Al



CLAY PATRICK MCBRIDE

Al Green

Green, champion de la musique soul à fleur de peau du début des années 70. Aujourd'hui, le révérend Al Green, qui prêche tous les dimanches dans son église de Memphis: l'âme, il n'a jamais cessé, lui, de baigner dedans. Et c'est lui qui vient faire en 2003 la plus éclatante démonstration qui soit: oui, la musique soul peut vivre, suffit de réunir les conditions gagnantes. Un studio chaleureux comme le Royal de Memphis, un réalisateur chaleureux comme Willie Mitchell (complice de Green au temps de Hi Records), des musiciens chaleureux qui jouent en même temps que le chanteur chante, des chansons chaleureuses avec des mélodies héritées du gospel et du blues, et puis voilà. *I Can't Stop*, de bout en bout, est un miracle de musique soul vivante et vivifiante, musique de l'âme qui fait bouger les corps, musique chaleureuse, fervente et mille fois plus sexuée qu'un rap «explicit». Puisse ce disque dépasser le public-cible de vieux Blancs nostalgiques, puisse Garou, puisse toute l'Amérique afro-américaine, puisse la planète entière ressentir ce qu'Al Green ressent et transmet. Ce n'est pas seulement la musique noire qui serait meilleure, mais la musique tout court. Et peut-être bien le monde.

S. C.

### JAZZ

#### E-BOP

Eric Reed  
Étiquette Savant

Art Blakey vient de se manifester. Il ne s'est pas réincarné; il n'a pas ressuscité. C'est son esprit du jazz, sa conception de celui-ci que le pianiste Eric Reed a repris à son compte. Intitulé *E-Bop*, son album rappelle en tous points les Jazz Messengers du début des années 70. C'est vivant, très dynamique. Le modèle de Reed étant les

Messengers du jazz, il a formé un quintet. À la trompette, il y a Marcus Printup; au saxophone, il y a Walter Blanding Jr.; à la contrebasse, il y a Rodney Whittaker, alors qu'on retrouve Rodney Green à la batterie. Tous ont ceci en commun qu'ils jouent avec enthousiasme, avec conviction.

Parce qu'il est fidèle à l'esprit Blakey, à cette volonté de celui-ci qui consistait à aller toujours de l'avant, Reed nous propose huit de ses compositions sur les dix pièces enregistrées. Et c'est là, dans ses originaux, que la passion de Blakey pour le jazz, le hard-bop pour être précis, est déclinée avec une ardeur communicative.

Serge Truffaut

### CLASSIQUE

#### NATALIE DESSAY

Airs d'opéras français. Œuvres de Massenet, Thomas, Boieldieu, Offenbach, Rossini, Donizetti et Gounod.

Natalie Dessay (soprano), Orchestre national du Capitole de Toulouse, direction: Michel Plasson.

Virgin 7243 5 45610 2 3 (distribution: EMI).

Ô qu'on l'attendait, ce récital! C'est la première apparition discographique de Natalie Dessay après les problèmes vocaux éprouvés il y a deux ans, qui l'avaient amenée à annuler de nombreuses prestations. Pour ces retrouvailles, la soprano française a concocté un programme d'airs français, enregistré en juillet et août 2003 à Toulouse.

Et la Natalie Dessay qui se lever les foules de Paris à New York, en passant par Vienne, est de retour! Bien loin de maints sopranos coloratures du passé dont les prouesses vocales semblaient s'accompagner d'une grande imbécillité musicale, Natalie Dessay a toujours été une artiste fort intelligente et sensible, pour laquelle l'équilibre vocal n'est en rien une fin en soi. Écoutez l'air de *Mignon* d'Ambroise Thomas, «Je suis Tatiana la blonde»: ces subtiles inflexions, cette sensualité à fleur de peau, cette sûreté stylistique sont les marques de l'un des grands récitals vocaux de l'année. Ambroise Thomas sort d'ailleurs magnifié de ce CD, avec une éblouissante «Scène de la folie» extraite de son ouvrage *Hamlet*.

Non contents de nous offrir ces perles musicales, Dessay et Plasson, accompagnateur-né, d'un raffinement ineffable dans les nuances, nous régaleront de raretés (*Robinson Crusoe* d'Offenbach, *La Fête du village voisin* de Boieldieu...) qui ajoutent au plaisir musical celui de la découverte.

Christophe Huss

Karine Hubert F.R. Scott Alain Cuerrier Marie-Hélène Cousineau Jean Morisset Louis Mc Comber Jean Désy Katarina Soukup René Viau Daniel Chartier Madeline Ivalu Therese Qadlutsiaq Jean-Philippe Trotter Luis Carlos Fernández Marc André Brouillette Christian Monnin



liberté  
Nord, création et utopie

www.revueliberte.ca